

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

**ABONNEMENTS** (du 1<sup>er</sup> au 15 de chaque mois)  
 Paris... 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.  
 Étranger... 40 fr. 6 mois, 20 fr. 3 mois, 12 fr.  
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

## LE FRONT FRANÇAIS ET L'OFFENSIVE GÉNÉRALE



LE G<sup>AL</sup> HUMBERT (1) ET UN G<sup>AL</sup> DE BRIGADE (2) ÉTUDIENT LA CARTE



RUINES DU MOULIN DE FARGNY PRÈS DE CURLU



LE G<sup>AL</sup> MARCHAND  
 DÉCORE LE G<sup>AL</sup> G.

L'unité d'action présentement réalisée sur tous les fronts vient d'avoir pour plus récentes conséquences la prise de Gorizia par les Italiens et les victoires si importantes des Russes, échelonnées entre la Pologne et la Bukovine. Deux millions d'Allemands sont, en ce même temps, retenus sur le front occidental par la tenace offensive des troupes britanniques, belges et françaises. Ainsi les opérations des fronts sud et est se développent-elles plus à l'aise, forçant l'ennemi à la retraite, en attendant sa retraite.

(Cliché Section photographique de l'armée.)



## Villégiature de guerre

C'est une petite plage de l'Ouest, qui regarde la mer de Bretagne, bleu tendre ou vert émeraude selon les heures et les jours, et toute parsemée d'îlots; des villas, qui sont plutôt de vieilles maisons de campagne française que des villas, se cachent dans les pins et les chênes verts. Un peu plus loin, la petite ville s'étage sur le coteau, autour de son port minuscule, où il n'y a d'eau qu'à l'heure de la marée. Un vieux château romantique la domine. On dit, dans le pays, qu'il a appartenu à Gilles de Rais, au sombre Gilles de Rais. Mais ce Barbe-Bleue n'y vint certainement qu'à ses heures de débauche, à ses heures de vertu, car le château, comme la ville, comme la plage, a l'air paisible, riant et un peu désuet: c'est un pays où il semble impossible d'avoir de grandes passions ni bonnes, ni mauvaises.

Sur la plage, resserrée entre deux lignes de rochers que des villas couronnent, des femmes en robe blanche s'assemblent chaque matin de ce bel été sous de grands parasols à raies rouges. Autour d'elles, des enfants jouent, et un tout jeune homme en vêtements de toile, classe 18 ou 19, regarde à la dérobée du côté où la petite actrice du Casino fait toute seule des ronds dans le sable avec la pointe de son ombrelle. C'est une plage bourgeoise, une plage « province ». Parfois, des rires se mêlent au froi-froi des vagues: rires d'enfants, rires de femmes, discrets et à demi étouffés.

« En vérité, ces gens-là ont-ils l'air de se douter que c'est la guerre? » dit Mme Lagrin-ohu, — vous savez, cette dame qui, n'ayant point d'enfants, s'en va prêchant à tout le monde la repopulation, dont le sport favori est la chasse aux embusqués et qui, n'ayant pour toute famille qu'un mari qui a passé l'âge, n'a de cesse qu'elle n'ait envoyé se faire tuer les fils de toutes ses amies.

Vous regardez, ou plutôt vous observez bien mal, chère madame. Le soleil rit, les enfants jouent, les mamans papotent comme en temps de paix, et les voiles blanches passent sur la mer comme si jamais l'armée allemande n'avait envahi le sol français. Mais de quoi parlez-vous sous ces parasols, sous ces tentes, si ce n'est de la guerre? Cette jeune femme qui brode, entourée de quatre petits enfants qui jouent, a perdu son mari dans les Vosges. Elle est venue passer l'été sur cette plage parce que le chagrin s'empare fort bien en voyage, et que les enfants ont besoin d'air. Voyez cette autre plus âgée qui rêve. Elle pense à ses deux fils qui sont là-bas, quelque part, dans la Somme.

Regardez cette grande maison dans les arbres, par delà la route: les volets sont clos, tout y est silence: il y a deux ans, le jardin retentissait de rires et de cris; toute une jeunesse joyeuse, jeunes gens et jeunes filles, s'échappait de la grille à l'heure du bain et remplissait la petite plage de son tumulte et de sa bonne humeur. Deux de ces jeunes gens sont morts, un autre est au front. Les jeunes filles ne sont pas revenues dans la maison, condamnée maintenant à la tristesse et au silence, et qu'habitent seuls de vieux parents qui ne peuvent pas regarder sans larmes le terrain de tennis où croissent les herbes folles...

Villégiatures, villégiatures! Hé oui! Elles ont repris leur aspect d'avant la guerre, ces plages et ces villes d'eau, et, seuls, les blessés et les convalescents qui y traînent leur ennui y rappellent aux yeux le souvenir de la guerre. La vie semble rimer de toutes ses dents aux heureux qui s'y reposent; mais que de deuils derrière ce décor de plaisir, et aussi que d'héroïsme vrai dans cette façon qu'on a maintenant en France d'envisager la guerre presque comme quelque chose de normal! Le vrai courage, disent les soldats, c'est d'arriver à vivre dans le danger comme s'il n'y avait pas de danger. Toute la France aujourd'hui a ce courage-là. Elle accepte le danger et l'angoisse de la guerre comme si ce danger et cette angoisse étaient absolument normaux. Elle vit avec ces sentiments comme s'ils n'existaient pas. Non pas, comme ils disent quelquefois à l'étranger, parce qu'elle est trop frivole pour en connaître toute la gravité, mais parce qu'elle les a vaincus. En Allemagne, au commencement de la guerre, toute la nation délirait d'ivresse guerrière. Dans les nobles familles prussiennes, on bovait du champagne quand on apprenait la mort d'un fils sur le front. On traitait tout à fait spatiale de célébrer ainsi un sacrifice que la noblesse allemande faisait à la patrie. On donnait des fêtes par ordre, on dansait par ordre, on riait par ordre. Aujourd'hui, ce masque est tombé et l'Allemagne entière a pris des voiles de deuil. Elle se lamente sur l'horreur de la

guerre, « cette guerre qu'elle n'a pas voulue », et, dans cette double attitude, on sent toute l'affectation de ce peuple qui ne peut rien faire sans emphase.

La France, elle, vit comme s'il n'y avait pas la guerre. Ceux qui en ont trop souffert s'enferment chez eux, cachent leurs larmes, afin que le beau visage de la patrie ne perde rien de sa sérénité.

L. Dumont-Wilden.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

M. Fernand Fernan est un Allemand comme on en voit peu — ou disons du moins, pour ne pas le décourager, comme on en voit peu encore. — En défense du célèbre livre J'Accuse..., œuvre d'un autre de ses compatriotes, il a écrit une courageuse brochure, intitulée: Justement parce que je suis Allemand.

Il est républicain, jacobin même, et banni de son pays; son désintéressement, la noblesse de son attitude lui ont attiré l'estime des Français qui ont eu l'occasion de le rencontrer à Zurich.

Dans un nouvel article, publié par la revue zurichoise Wissen und Leben, et intitulé Lettre ouverte aux gouvernants des Puissances occidentales, il déclare accepter, désirer même la destruction du militarisme prussien, tout en reconnaissant, d'une façon assez explicite, que cette destruction ne peut être obtenue que par la défaite de l'Allemagne. Seulement, ajoute-t-il, il s'agit de savoir ce qu'on entend par « le militarisme allemand ». Si c'est le droit de l'Allemagne de posséder une armée, c'est pour elle affaire intérieure: les Alliés n'ont pas le droit d'intervenir. Mais ce qu'ils peuvent et doivent exiger, c'est que l'empereur d'Allemagne n'ait plus le droit de s'en servir à sa guise. En d'autres termes il faut, par la force des armes, lui retirer le droit de décider de la guerre et de la paix, que lui donne la Constitution de l'Empire.

Je rends hommage aux sentiments qui dirigent M. Fernan, mais je déclare ingénument que cette précaution, d'ailleurs indispensable, ne paraît pas devoir suffire. Les Allemands, pris en bloc, ont reçu depuis cinquante ans une mauvaise éducation. Ils ne révoient que plaies et bosses, ils sont persuadés de leur supériorité sur les autres peuples du monde et de leur devoir d'imposer par la force cette supériorité. La nécessité s'impose de les mettre hors d'état de nuire aussi bien que leur empereur.

Pierre Mille.

Aux yeux des enfants terrifiés, de la fraûlein tremblante, ce vieillard apparut, la barbe semée de fils d'argent, le front couronné d'une mitre de fer-blanc, et, d'une voix cavernense, leur tint ce langage:

— Je suis le vieux bon dieu allemand. Mettez-vous à genoux...

Les enfants de Herr Schwanzfresser et de Frau Schwanzfresser, ainsi que la fraûlein, obtempérèrent.

Alors, le vieillard céleste dit:

— A présent, vous allez faire tout ce que je vais vous dire...

Lorsque Herr und Frau Schwanzfresser revinrent du cinématographe de Under-den-Linden, où ils applaudirent aux brillants faits d'armes des armées coalisées, les enfants et la fraûlein se précipitèrent vers eux:

— Papa... Mamma... Herr und Madam... Le vieux bon dieu allemand est venu chez nous!...

— Quoi?...

— Oui... Oui, le vieux bon dieu allemand est venu chez nous: il avait une barbe en argent et une couronne en diamants. Il nous a dit d'abord d'aller au garde-manger afin de lui donner les saucisses cachées pour ses anges. Ensuite...

— Ensuite, mein Gott?

— Ensuite, il nous a demandé de le mener au coffre-fort qu'il a ouvert avec une clef et des instruments qu'il a demandés au ciel et qu'il a tirés de sa manche. Et il a pris tout l'or qui était en réserve pour sauver l'empire allemand. Et il nous a bénis...

Les enfants et la fraûlein ont été fort étonnés de recevoir, malgré cette bénédiction, les uns une fessée

à la schlague, l'autre ses huit jours... ses huit jours maigres.

La police berlinoise recherche « le vieux bon dieu allemand » pour le mettre au violon.

\*\*\*

La reine Wilhelmine a fait hier une grosse chute de voiture. Ce n'est pas de sa faute. Elle ne voulait pas monter en voiture. Et elle avait bien raison.

La reine Wilhelmine a en horreur l'usage des voitures, soit à traction animale, soit à traction automobile.

Voici comment elle explique cette aversion:

Quand elle était jeune fille, elle faisait une promenade dans les principales rues de La Haye, quand les chevaux traînant son landau s'emportèrent. Le cocher fut jeté à terre et se tua sur le coup. Hélas! reussivement, un passant, à la poigne ferme, réussit à arrêter les chevaux.

Peu de temps après son mariage avec le prince, la voiture que conduisait celui-ci fut jetée par lui sous un tramway électrique. Enfin, quelques mois plus tard, l'automobile royale entra en collision avec une autre automobile, qui en réduisit en miettes la partie antérieure.

Sans être superstitieux, nous comprenons que la reine de Hollande n'aime pas les voitures...

### PENSEES DE GUERRE

Le courage est une manifestation dont les causes sont toujours complexes et les réflexes souvent inexplicables. C'est parfois un sentiment.

Chacun porte, en soi, du courage en puissance, mais le réactif diffère suivant les tempéraments: une erreur de réactif peut amener une inversion de l'effet: la peur.

Au hasard d'une rencontre, il faut plus que du tact pour s'informer d'un proche que l'on sait au combat. On craint de révéler une peine cruelle ou de paraître indifférent. Dans cette alternative, l'esprit n'a rien à faire, le cœur a la parole.

C'est l'égalité du danger ensoeur qui crée la fraternité des tranchées; mais si les intellectuels y apportent plus de spontanéité, les rivaux se rattachent en y attachant plus d'affection. — FERNAND SERNADI.

Le capitaine Fryatt, dont l'assassinat produit en Angleterre une émotion si profonde, était un ami de la France. Il se plaisait à passer quelques heures dans nos ports, et se trouvait bien, selon sa formule pleine d'humour, « de venir respirer l'air de la voisine ».

Les baigneurs qui fréquentent régulièrement la plage de Dieppe se souviennent-ils d'une petite scène remontant à un été de l'avant-guerre? Sur la plage où se tient le marché, un marin anglais, d'aspect un peu lourd, mais énergique et loyal, considérait la statue de Duquesne. C'était le capitaine Fryatt. La contemplation du monument l'absorbait à tel point qu'il ne pensait plus au panier de crabes qu'il tenait à la main. (Le capitaine Fryatt faisait volontiers son marché lui-même.) Et les crabes, sournois, en profitèrent pour se défilier à la douce. Que se passa-t-il alors? De petits baigneurs, qui accompagnaient au marché leurs jolies mamans, ramassèrent les crabes sans rien dire, les remirent dans le panier de même et se livrèrent à cet exercice avec une patience un peu craintive tout le temps que le capitaine Fryatt, sa pipe aux dents, resta à regarder la statue de Duquesne.

Ce tête-à-tête muet et visiblement amical du hardi marin français et du loup de mer anglais impressionnait nos petits Parisiens, qui semblaient se demander: « Qu'est-ce qu'ils se disent? »

Nous savons aujourd'hui quel devait être le dialogue entre « le brave Duquesne » et ce capitaine Fryatt qui vient de se conduire en héros!

\*\*\*

Il paraît que les méfaits de « maître Renard » ne se comptent plus. Profitant de ce que le paysan n'est plus là pour l'accueillir à coups de fusil, le renard sème la terreur dans les poulaillers de l'Ile-de-France, et, sans souci de nous rendre la vie plus chère, étrangle les poules, brise les œufs, dévore les canards... Ce n'est pas tout!

Voilà un gaillard qui tire même parti de la prohibition de la chasse, et chasse le lièvre, pour nous qui ne le pouvons pas. De divers points du pays nous arrivent les récits de fermières qui ont assisté à ce fait, déjà comé par les naturalistes: le renard et sa femelle décident de se payer un lièvre à leur déjeuner. Le renard va se poster dans un coin de la garenne; sa femelle, pourchassant le lièvre, le rabat de ce côté... et... c'est ainsi que les lièvres de nos garennes font les délices d'autres que nous.

Les propriétaires de chasse la trouvent sévère!

Le Veilleur.



# Journal d'un neutre Progrès français et progrès britanniques au nord de la Somme

Devant Salonique, nous occupons la gare de Doiran

L'arc ne peut pas toujours être bandé. Je ne suis pas le premier qui constate cette vérité d'hygiène. La façon de parler proverbiale et antique signifie clairement, pour le lecteur qui a la pratique de mes fines- ses et m'entend à demi mot, que je date ces lignes d'une villégiature. Eh! oui, je fais le pont tout comme un autre.

Devinez où? Mais à Deauville! Quand Schœnzli se lance, il ne va pas pas à mi-chemin. Au cabaret, les jours qu'il ne se contente pas de l'ordinaire en carafe et risque le cacheté, c'est du meilleur, à tant et tant la bouteille, Yvonne ou Côte-Rôtie. La princesse de cette conduite est que l'extra doit être extra. De même, en conséquence dudit, voyage-je pour mes affaires? C'est modestement en seconde. Pour mon plaisir? C'est en première, voire train de luxe et, selon l'honneur, wagon-restaurant ou schlafwagen.

Hélas! trains de luxe sont supprimés ou bien réduits : *krieg ist krieg*. Même pour Deauville. Et les plus chics (Schœnzli entre eux) doivent accomplir le trajet dans la simple voiture-confort. Bah! il n'est pas de plaisir sans peine, comme dit l'autre. Je mets « l'autre », n'ayant pas emporté dans le sac le répertoire de mes citations : en sorte que cet auteur m'échappe ; mais, au retour au bercail, je vérifierai. Faites-moi crédit de six fois vingt-quatre heures, le temps du pont.

Jamais ne fut Schœnzli partisan de la poudre aux yeux. De ce que je suis à Deauville, n'allez pas conclure que j'ai fait un héritage. Je ne me soucie nullement de vous suggérer cette idée fautive. Supposé que j'en eusse fait un, je prendrais garde plutôt de vous le passer au bleu, pour motifs de fisco et autres : voyez que je suis franc! Mais non vantard. Je ne dis pas : « Ceci me coûte trois francs » quand il m'en coûte deux. Je serais plus enclin à dire qu'il m'en a coûté deux quand je l'ai payé trois. Telle est ma nature commerciale. Je ne surrais qu'au client, comme il se doit.

Or, cette année, les prix sont ici abordables aux bourses moyennes, que dis-je? peufes. Je puis vous indiquer, s'il vous plaît, telle villa de 20.000 francs, que vous enlèverez pour 6.000; telle autre de 6.000, qui vous sera offerte pour 1.800; mais secouez la tête, tenez ferme, et vous obtiendrez encore le rabais.

Va sans dire que, pour six jours, je n'ai pas loué une villa entière, même de 1.800 francs ou moins, si forte fût la tentation de ces bons marchés : comme dans les magasins de nouveautés, telles occasions extraordinaires décuplent inutilement les frais. Je séjournais à l'hôtel, où, pour vingt-cinq francs quotidiens, tout compris, j'ai une même chambre que j'occupais voilà quatre années moyennant le double, pension à part. Et encore était-ce prix de faveur pour motif de publicité. Aujourd'hui, les vingt-cinq sont le tarif commun, et de publicité il n'est pas question. Je ne serais donc pas devoir désigner nommément cet hôtel où pour six jours je respire.

Vous entendez que je respire plus souvent dehors. Je me prélassais, ou sur la plage, ou sur les planches. Je ne me prive pas du bain, et par mes talents de nageur je fais honneur à mon club (je suis des *Tritons du Léman*). Mais, entre nous, je prise peu la mer pour ce sport : il n'y a pas d'eau. Parlez-moi des lacs!

Bref, je suis de loisir et je flâne : non sans faire mes petites réflexions. Voici l'une, que tout penseur profond trouvera certainement à l'avantage des Français, et pleine de promesses pour l'avenir de cette nation régénérée.

Maintes fois avais-je remarqué, au cours de mes voyages d'agrément en pareille saison, que les Français ne savent pas prendre des vacances. Téléphonez un peu voir, un samedi passé cinq heures, à M. Gibson, mon correspondant de Londres, et offrez-lui la fortune : c'est trop tard de cinq minutes. Déjà M. Gibson est en parlance pour son golf. Un Anglais ne fait pas fortune le dimanche, et dimanche commence à Londres samedi quand cinq heures sonnent.

Parbleu! un Américain non plus ne fait pas fortune le dimanche. Ni un Allemand : voir M. Spandau. Ni, diantre! un Suisse : voir Schœnzli. Mais les Français ne savent pas mettre l'interrompteur. Si même ils s'absentent, ils laissent à quelqu'un la clef, et l'on doit les rappeler en cas d'urgence. Ne dirait-on pas, s'ils se rappellent, qu'ils font mal! Jusqu'aux écoliers, dont j'affirme avoir vu plusieurs ne pas goûter leurs congés avec quiétude. Ceci est agitation, et non pas saine activité. C'est maladie du scrupule, et M. de La Palisse dirait : « Nulle maladie n'est un bien ».

Mais, de cette maladie voilà les Français récupérés! Je fus tout exprès samedi à la station, pour observer l'arrivée des maris, et sur la plupart des physiognomies, lasses mais satisfaites, je lus ce précepte de sagesse : à la semaine prochaine les affaires sérieuses. Autrement dit : chaque chose en son temps. Les personnes légères s'étonneront que cet apprentissage du repos soit un effet de la terrible guerre; mais les judicieuses diront : « Rien d'étonnant! C'est l'esprit d'organisation qui vient aux Français. Outre que ces gens sont tranquilles comme Baptiste sur l'is-sue nautique. Signe de victoire! On ne les compte plus. »

P. c. c. :

Abel Hermant.

Au nord de la Somme, les Anglais continuent leur progression méthodique de part et d'autre de la route d'Albert à Bapaume. A l'ouest de cette route, ils occupent le plateau de Pozières jusqu'à son rebord, marqué par la cote 100. A l'est, les Allemands ont tenté plusieurs contre-attaques, depuis la région de Martinpuich jusqu'à celle de Bazentin-le-Petit. Ils ont partout été repoussés avec des pertes sérieuses, et nos alliés ont enlevé une tranchée à l'ouest du bois des Fourreaux, où leur position se consolide de jour en jour.

De notre côté, nous avons exécuté des tirs de destruction sur les organisations allemandes établies en arrière du chemin de fer de Comblès à Cléry. Dans la journée d'hier, nous avons pris de nouveau l'offensive en cette région et enlevé les tranchées comprises entre le chemin de fer et la route de Maurepas à Hem. Cette nouvelle progression aligne exactement nos positions, du sud au nord, depuis la Somme jusqu'à Maurepas, et nous rend maîtres sur trois côtés des hauteurs qui dominent ce village.

C'est sur le front occidental que les Allemands ont leurs défenses les plus fortes, leurs troupes les plus nombreuses et les plus aguerries. Aussi n'avons-nous jamais compté sur un succès rapide, mais, au contraire, toutes les mesures ont été prises pour une opération de longue haleine.

Dès maintenant des avantages considérables ont été obtenus sur le terrain même de notre attaque, et les effets de notre pression continue ont eu leur répercussion sur les autres fronts, notamment sur le front russe. Après les premières victoires de nos alliés en Volhynie et en Bukovine, on se souvient que quatre divisions allemandes avaient été ramenées de France en toute hâte pour secourir l'Autriche défaillante. D'autres devaient suivre, mais notre offensive a commencé, et les Allemands, contraints d'y faire face avec toutes leurs forces disponibles, n'ont plus eu les moyens de retenir nos alliés ni sur le Styr, ni à la frontière de Galicie, ni sur le Pruth. Aujourd'hui l'Autriche, menacée à la fois par l'offensive des Russes et par celle des Italiens, a fait le signe de détresse, et l'Allemagne ne trouve à lui offrir que des soldats turcs et le vieux maréchal Hindenburg.

L'initiative des opérations appartient aujourd'hui à l'Entente sur tous les fronts de combat. Ce n'est que devant Salonique que les opérations actives ne sont pas encore engagées. Mais on peut, à divers indices, présumer que le moment approche.

et déjà l'armée serbe recon-

Le général Cordonnier est adjoint au général Sarrail



Le général Sarrail, étant chargé de coordonner les opérations de l'ensemble des forces alliées dans la région de Salonique, le général Cordonnier lui a été adjoint, sur sa demande, pour commander directement les divisions françaises.

Le général Cordonnier vient de rejoindre son poste.

Ayuntamiento de Madrid

tituée a pris contact avec l'ennemi. L'occupation de la gare de Doiran et de la cote 227, qui domine la gare et la ville, achève de mettre en notre possession la voie ferrée de Salonique à Cavalla, depuis son origine jusqu'à Poroj. Nous pouvons attendre les événements avec confiance. Tous ceux qui se sont produits depuis trois mois prouvent que le plan d'action commune arrêté dans les conseils de l'Entente s'accomplit avec une rigueur qui déjà jette le trouble et l'inquiétude dans le camp ennemi.

Sur la rive gauche du Dniester, l'armée du général Tcherbatchev continue à rejeter l'aile droite de l'armée Bothmer. Nos alliés sont entrés à Monastenskaja et ont poussé à l'est jusqu'à la Zlota Lipa, à Zadorov. Ils ont également franchi la Zlota-Lipa vers son confluent avec le Dniester, et remontant ce fleuve entre Oustze-Zelene et Marianopol, dirigent, en liaison avec l'armée Leitchifsky, une attaque concentrique sur Stanislaw, que les Autrichiens paraissent évacuer en toute hâte.

Jean Villars.

VOIR EN DERNIERE HEURE :  
Nouvelles victoires russes



LE GÉNÉRAL TCHERBATCHEFF

qui commande l'armée russe qui vient d'enfoncer l'armée austro-allemande de Bothmer en Galicie.

APRÈS LA PRISE DE GORIZIA  
LA POURSUITE  
Nouveaux succès italiens

Nos alliés occupent le plateau de Doberdo, dans la direction de Trieste.

ROME, 11 août. — L'armée du duc d'Aoste, après avoir pris possession de la ville de Gorizia, commença immédiatement la poursuite de l'ennemi. Des escadrons de cavalerie et des compagnies cyclistes se répandirent dans la campagne environnante afin de débarrasser le pays des derniers mitrailleurs cachés dans les abris. Plusieurs localités aux abords de Gorizia sont déjà occupées. L'artillerie austro-hongroise a été transportée par l'ennemi en retraite très loin des anciennes positions et la ville n'est plus soumise qu'au feu de moins en moins vif de l'artillerie légère.

On a pleine confiance que ce succès sera suivi de beaucoup d'autres, et que les positions du Monte-Santo et du San-Gabriele, encore aux mains de l'ennemi, seront bientôt en possession des Italiens.

Si cette éventualité se produit, la défense autrichienne devra reporter sa ligne à la vallée del Vipacco qui barrera encore la route de Trieste.

ROME, 11 août. — On mande de la zone de guerre à la *Tribuna* que les prisonniers dénombrés dépassent déjà quinze mille.



La cavalerie et les cyclistes déblaient les vallées des Autrichiens en retraite.

La bataille continue avec vigueur sur le front et le Carso vient d'être nouvellement le théâtre d'actions brillantes.

Tout le système défensif austro-hongrois paraît fortement ébranlé.

Les pertes ennemies, étant données la formidable préparation d'artillerie, doivent être considérables.

### Dans Gorizia

Du front Italien, 11 août.

Pour mesurer l'étendue de la panique que l'offensive italienne sur l'Isonzo a provoquée dans l'armée autrichienne, il n'y avait qu'à passer ce matin le pont qui mène de la route de Lucinico à l'entrée de Gorizia, un fort beau, un fort large pont de fer, et bien commode! Que de régiments italiens ont dû le franchir depuis hier matin! Que de batteries d'artillerie!

Du haut des monagnes proches, une section autrichienne de 305 tire sur ce pont, maintenant, jour et nuit. Elle l'a troué en plus d'un endroit; on voit le fleuve à travers; les garde-fous tremblent dans l'eau; l'armature métallique est tordue et parfois rompue par les obus, mais le brave pont continue à résister, avec le concours des sapeurs italiens qui le réparent constamment, et il supporte encore, après plus de vingt-quatre heures de bombardement, le passage des chevaux au galop.

N'était-il pas élémentaire pour les Autrichiens de le faire sauter au moment de la retraite, comme cette passerelle, là-bas, ou comme ce magnifique pont de pierre, d'où pendent, au-dessus de l'Isonzo, entre les arcades en ruines, les rails rouillés du chemin de fer? Ce n'est pas l'envie qui en a manqué aux Autrichiens, c'est le temps. Les Italiens les ont suivis de trop près, les pas dans les pas des fuyards. La surprise a été complète, la débâcle fatale, la réflexion impossible.

L'armée autrichienne s'est sauvée dans les monagnes et les 10.000 habitants qui restent à Gorizia (15.000 avaient été évacués par les Autrichiens) ont eu à peine le temps de la voir passer: elle n'était déjà plus.

D'ailleurs, les gens de Gorizia se consolent aisément de ce rapide départ. Le premier civil que nous rencontrons est juché dans un figuier, d'où il nous offre des figues.

« Les premiers fruits de la conquête », me dit le lieutenant italien qui me guide avec une parfaite bonne grâce. Il faut convenir qu'ils sont excellents.

Ce n'est pas depuis hier matin que l'Italie semble avoir conquis Gorizia, c'est depuis des siècles. Tout est italien ici: le langage des gens et le style des demeures. Le premier monument que nous rencontrons, une vaste, large et claire école, qui porte la date: 1911, appartient à l'architecture italienne classique. Toutes les enseignes sont italiennes. Il n'y a eu qu'à déposer les écussons autrichiens, qui traînent maintenant dans les ruisseaux, pour effacer les traces de la domination étrangère.

Il n'en est pas de même, hélas! des traces de la guerre. Avant-hier, quand on suivait la bataille de l'autre côté de la rive, on avait l'illusion que Gorizia y échappait presque tout entière. A mesure que nous parcourons les faubourgs, nous y constatons que peu de maisons ont été épargnées. Par hasard, en voulant pénétrer un peu rudement dans l'une d'elles, un soldat remue le cadavre d'un officier autrichien qui calait la porte. Au pied d'une colline assez vilaine, la Piazza Grande, un peu trop vantée par les guides, montre ses façades éventrées et sa fontaine brisée.

Seul est resté presque indemne, au centre de la Cité, le Corso Francesco Giuseppe, large boulevard dont les maisons aristocratiques semblent comme endormies à l'ombre d'une allée de châtaigniers. A certains instants de silence, on retrouve là des impressions lointaines de jours d'été, dans une paisible petite ville de province.

Sur ce boulevard, où tous les volets sont clos, où l'on aperçoit seulement de loin en loin, sous les jalousies soulevées, un timide visage de vieux ou de vieille, qui rentre aussitôt dans l'ombre, deux cafés sont ouverts depuis le petit matin. Mieux qu'ouverts: avenants; les cafetiers héroïques versent abondamment, patriotiquement, aux officiers, aux soldats italiens, du sirop de framboises et de l'eau autrichienne de Geishubler. Il serait seulement exagéré de dire qu'ils versent sans compter...

Une galopade nous ramène dehors: ce ne sont que des chevaux sans maître, effrayés par la chute d'un obus, et qui ont rompu leur licol. Mais voici que, tournant la rue du Théâtre, s'avancent au petit pas, sur le Corso Francois-Joseph, quatre par quatre, exactement alignés comme à la revue: d'abord un régiment de cheval-légers, puis un régiment de lanciers, puis les dragons. Les cavaliers se redressent, vifs et poudreux. Beaucoup de bêtes sont superbes, quelques jambes de devant qui fléchissent parfois indiquent seulement la fatigue des longues routes.

La cavalerie! La cavalerie que cette guerre devait démonter pour toujours, la voilà qui, depuis avant-hier, a reconquis en Italie son prestige: c'est elle qui mène la poursuite contre les autrichiens, et forme l'avant-garde de la victoire.

Haut, mince, droit et joyeux, son grand maître, A. R. le comte de Turin, la regarde défiler au

milieu de la ville bombardée sur laquelle l'artillerie lourde de l'Autriche cherche à venger les défaillances de son infanterie.

Et il y a là un défi si fier et en même temps si joli qu'on croit voir s'y révéler toute l'âme italienne.

### La fuite d'un état-major autrichien

MILAN, 11 août. — On mande du front au Secolo: Le général autrichien Zeiler et son état-major se sont enfuis de Gorizia dès la journée du 7, laissant aux troupes la tâche de défendre en francs-tireurs tout le secteur. Mais, avant de partir, le général avait voulu forcer la population civile à abandonner la cité et avait fait opérer une rafle générale de tous les vivres.

Les malheureux habitants, restés au nombre de 7.000 s'enfuyaient vers l'unique sortie, mais, arrêtés par le tir de barrage exécuté par l'artillerie italienne, ils durent rebrousser chemin. Femmes, enfants, vieillards couraient de tous côtés, affolés. Finalement, ils se réfugièrent dans les caves de la partie haute de la ville.

A peine les troupes italiennes furent-elles entrées que le spectacle changea. Les fenêtres et les portes commencèrent à s'ouvrir, des drapeaux même flottèrent aux fenêtres de quelques maisons.

Les soldats italiens partagèrent avec les habitants affamés leurs vivres et leurs boissons. Le maire de Gorizia, que l'on disait en fuite, se trouvait, paraît-il, à Udine où il s'est réfugié dès le début de la guerre pour échapper aux persécutions autrichiennes.

### L'enthousiasme à Rome

ROME, 11 août. — Hier soir un grand cortège, comprenant une musique municipale, de nombreux drapeaux, dont ceux des villes irrédentes, les associations de Garibaldiens et de soldats et plusieurs milliers de citoyens, s'est formé place Colonna.

Chantant des hymnes patriotiques, acclamant le roi, l'armée, le général Cadorna, le duc d'Aoste, saluant la victoire italienne, il s'est rendu au milieu d'une haie de population qui applaudissait devant le palais du Quirinal, où il a fait une manifestation en l'honneur du roi et de la reine, du duc d'Aoste et de la maison de Savoie.

### TROIS GRANDS CHEFS ITALIENS



Le DUC D'AOSTE (1), commandant l'armée de l'Isonzo, le COMTE DE TURIN (2), commandant en chef de la cavalerie italienne, et le DUC DES ABRUZZES (3), amiralissime, en conversation sur le front.

### SUR LE FRONT DE MACEDOINE

### Les troupes anglo-françaises enlèvent Doiran aux Bulgares

SALONIQUE, 10 août. — Après un intense bombardement hier, les troupes anglo-françaises ont occupé, ce matin, la gare de Doiran et la hauteur 427, où elles ont trouvé, dans un ouvrage fortifié, de nombreux cadavres bulgares.

Depuis ce matin la lutte d'artillerie est très vive dans cette zone.

Sur le front serbe on signale un engagement de patrouilles et un simple duel d'artillerie.

Rien d'important à signaler sur le reste du front.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 11 Août (740<sup>e</sup> jour de la guerre)

### 15 HEURES.

**AU NORD DE LA SOMME, notre artillerie a exécuté des tirs de destruction efficaces sur les organisations ennemies. Au cours d'une opération de détail, nous avons fait des prisonniers et pris deux mitrailleuses dans UN PETIT BOIS AU NORD-EST D'HARDECOURT.**

**SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, nous avons exécuté un coup de main sur une tranchée ennemie à l'est de la cote 304 et ramené des prisonniers.**

**SUR LA RIVE DROITE, activité moyenne des deux artilleries. Quelques escarmouches à la grenade AU NORD-OUEST DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT.**

**Canonnade intermittente sur le reste du front.**

### 23 HEURES.

**AU NORD DE LA SOMME, l'après-midi a été marqué par une attaque brillamment menée et complètement réussie de notre infanterie. Plusieurs tranchées allemandes ont été prises d'assaut par nos troupes, qui ont établi leur nouvelle ligne sur la crête située AU SUD DE MAUREPAS et le long de la route qui va de ce village à Hem. UN PEU AU NORD DU BOIS DE HEM, une carrière puissamment fortifiée par l'ennemi et deux petits bois sont tombés en notre pouvoir. Nous avons fait cent cinquante prisonniers valides et pris dix mitrailleuses au cours de cette action.**

**AU SUD DE LA SOMME, lutte intense des deux artilleries.**

**SUR LE FRONT DE VERDUN, bombardement de nos premières et de nos deuxième lignes de la région de CHATTANCOURT ET DU SECTEUR THIAUMONT-FLEURY.**

**Aucun événement important à signaler sur le reste du front.**

### Communiqué britannique

#### 1 HEURE 35 APRES-MIDI.

**La nuit dernière, l'ennemi a ouvert un violent feu de mitrailleuses et une vive fusillade sur LE BOIS DES FOUREAUX, suivis d'un barrage d'artillerie sur la zone de l'arrière. Nous avons riposté efficacement et aucune attaque n'a suivi.**

**AU NORD DE BAZENTIN-LE-PETIT, nous avons fait de nouveaux progrès, pris un élément de tranchée et infligé de grosses pertes à l'ennemi.**

**A 5 heures 45, l'ennemi a vigoureusement contre-attaqué les tranchées conquises par nous. L'attaque a été repoussée avec de nouvelles pertes importantes pour l'ennemi.**

**AU NORD-OUEST DE POZIERES, nous avons réalisé une certaine avance en quelques endroits.**

**PRES DE NEUVILLE-SAINT-VAAST, nous avons fait exploser, la nuit dernière, une mine dont nous avons occupé l'entonnoir sans rencontrer de grande résistance.**

**AU SUD D'YPRES, nous avons effectué un raid heureux sur une ferme en ruines dans les lignes ennemies.**

**Sur le reste du front, rien à signaler.**

### LA GUERRE AÉRIENNE

**Dans la nuit du 9 au 10 août, nos escadrilles ont bombardé la gare et les casernes de Vouziers et la gare de Bazancourt.**

**Le 8 août un avion ennemi a été abattu en flammes dans nos lignes au sud de Douaumont par un pilote de l'escadrille américaine.**

**Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.**



## LES CRIMES ALLEMANDS

## Les évacuations de Lille

d'après un officier allemand  
qui en a été témoin

La Gazette de Cologne a publié le 6 août dernier une lettre qui lui aurait été écrite du front par un officier allemand, et dans laquelle les événements de Lille sont racontés avec autant de cynisme que de naïveté. On ne peut avouer plus crûment... Cette lettre, venant après le regrettable rapport du cardinal Hartmann au pape, constitue un témoignage particulièrement instructif de l'état d'esprit des classes cultivées d'Allemagne et de leur conception morale. C'est à ce titre surtout qu'elle mérite d'être reproduite :

« J'étais cantonné à la limite entre Roubaix et Tourcoing. Les deux villes se rejoignent, comme par exemple Berlin-Schönberg-Friedenau. Je n'ai pas été de service pour le transfert des habitants. Je ne sais pas non plus d'après quels principes hommes et femmes ont été évacués. Mes observations sont uniquement celles d'un spectateur, et à ce moment-là je n'ai jamais pensé que je dusse donner plus tard des renseignements sur ces incidents. Je puis dire seulement que, d'après tout ce que j'ai vu et observé, on a procédé avec les plus grandes précautions et, à mon avis, avec beaucoup de ménagements. Pas la moindre trace d'esclavage ».

L'attitude pleine de dignité des victimes inspire à l'officier la réflexion suivante :

« Les gens, à vrai dire, étaient remarquablement satisfaits, presque impudemment provocants. »

Quant aux faits (l'ordre de départ donné en une heure au lever du jour), il en reconnaît l'exactitude.

« De très bon matin, des patrouilles passèrent dans les maisons et distribuèrent des bulletins imprimés sur lesquels il était dit ce que l'on voulait. Une demi-heure plus tard, un officier vint et déterminait, d'après des listes, qui devait se tenir prêt à partir. On dit aussi aux gens ce qu'ils pouvaient emporter comme bagages. Après une nouvelle demi-heure, des patrouilles vinrent et rassemblèrent les habitants désignés. Ils furent alors menés dans une grande caserne communiquant avec le chemin de fer ou la gare voisine. »

Mais il n'arrive pas à comprendre la réserve stoïque des pauvres gens ainsi arrachés à leur milieu.

« Pendant tout ce temps, dit-il, je n'ai pas remarqué la moindre émotion parmi les gens qui devaient partir. Sans doute plus d'une mère ou d'une jeune femme a pleuré. Mais je n'ai pas vu un seul de ces enfants que l'on arrachait des bras de leurs parents ». (La presse française a elle-même indiqué qu'il ne s'agissait que d'enfants au-dessus de quatorze ans.)

« Il y avait au bureau du commandant de la place un officier âgé qui examinait les suppliques. Dans la mesure où je le connaissais, il avait beaucoup trop bon cœur pour procéder « sans merci ». Du reste il m'a semblé que l'examen des suppliques continuait encore après le départ des intéressés, car, pendant les journées ou les semaines qui suivirent, j'en vis revenir, isolés ou par petits groupes.

« Je crois que l'on transporta les jeunes gens des deux sexes qui ne voulaient pas travailler, ridaient dans la ville et causaient du scandale; la population de la périphérie des grands centres industriels, de jeunes voyous avec de vrais visages d'apaches et de grosses et insolentes filles de ferme.

« En se rendant à la caserne ou à la gare, les gens causaient de très bonne humeur. Dans les gares, dans les wagons, on était aussi très gai : on chantait même des chansons françaises de soldats, et nos vieux territoriaux affectés aux gares laissaient faire. (Les témoignages du Livre Jaune indiquent que les évacués ont chanté la Marseillaise.)

« J'ai vu un transport de ce genre à la gare de Roubaix. Je parle et comprends très bien le français, et j'ai été, à vrai dire, étonné de la gaieté des esprits et de la conversation. Pas la moindre trace de l'humeur désespérée d'un condamné à mort. Il se peut que plus d'un sentit son cœur palpiter un peu en songeant à l'incertitude de l'avenir, mais pas la moindre trace de mauvais traitements. »

L'officier semble regretter qu'il n'y ait pas eu plus de violences, et il nous dévoile le fond de sa pensée :

« Au contraire, j'étais quelque peu vexé de l'indulgence des Allemands, à la station.

« On me l'a appris autrefois, quand j'étais jeune officier : la guerre la plus cruelle est la plus humaine parce qu'elle est la plus courte! D'après la méthode employée par nous dans les territoires occupés, nous serions alors très « inhumains » parce que beaucoup trop polis et pleins d'égards »

Cette lettre devra être, elle aussi, versée au dossier de la « Kultur ».

## PROPOS D'UN INCONNU

## Choses d'Allemagne

## UNE MENTALITÉ...

Il est, pour le moins, regrettable que les attentats commis par les Allemands dans le Nord envahi aient trouvé dans le cardinal Hartmann un avocat...

Qu'un pasteur des hommes approuve les déportations arbitraires, l'arrachement des jeunes filles au foyer familial, les promiscuités innombrables imposées à de jeunes garçons — quand ce pasteur des hommes est un cardinal rhénan — cela ne peut indigner que ceux qui ne connaissent pas l'attitude des catholiques allemands envers l'Etat prussien.

Procédons par un exemple, c'est toujours le plus simple. En 1903, j'habitais Ratisbonne, ville de la Bavière et ville essentiellement catholique. J'avais fait la connaissance d'un abbé saxon fort versé dans les questions d'archéologie et qui s'était fixé à Ratisbonne dans le but d'établir un catalogue raisonné du musée de cette ville qui contient des spécimens uniques de l'art nouveau.

Je me rappelle que la grande théorie de cet abbé était que l'art gothique est essentiellement allemand, ce qui revient à dire que le noir est le blanc et réciproquement.

Tout le monde sait que le gothique est essentiellement français, et l'acharnement de cet exalté m'amusa beaucoup. Comme tout Allemand qui se respecte, il était bavard comme une pie et incapable de cacher son parti pris. J'en profitais avec une joie immense. Or, un jour qu'il m'avait bien expliqué l'incontestable supériorité artistique des Allemands, il en arriva, je ne sais comment, à me dire avec un air très calme qu'un pays aussi bien dirigé ne pouvait que dominer les autres dans toutes les branches de l'esprit humain. Je ne pus alors m'empêcher de lui faire observer que, comme Saxon et comme catholique, son langage était pour le moins étrange. Je ne pus m'empêcher de lui rappeler à quelles concessions politiques le centre allemand avait consenti, au point que le dogme semblait en souffrir, au point qu'un évêque autrichien rendant visite à ce même Hartmann, alors moins haut placé qu'aujourd'hui, s'était laissé aller jusqu'à dire cette parole profonde et vraie : « Pour arriver au pouvoir, les catholiques allemands consentent à ne plus être catholiques! »

Ce mot, qui eut en son temps un grand retentissement, ne fit pas grand effet sur l'abbé archéologue, et il me dit avec un sourire furtif : « Que voulez-vous, quand on est une force, il faut aller avec la force. »

Le cardinal Hartmann ne vient pas de dire autre chose. Il vient d'affirmer une fois de plus que le parti catholique du centre allemand est un parti fort en apparence, mais faible en réalité, qui, pour vivre, doit s'appuyer sur le pouvoir.

Ah! nous sommes loin avec Monseigneur Hartmann de ceux-là qui furent les premiers chrétiens et qui, eux, n'étaient pas du côté de la force, mais dans l'arena, déchirés par les bêtes.

Et nous sommes loin également, très loin, de ces prêtres de chez nous qui sont restés humblement sur le seuil de leur église et que l'envahisseur de 1915 a fusillés sans merci; et très loin de cette bonne sœur que des images nous représentent toute souriante aux côtés de M. Combes...

L'Inconnu.

Lire en page 10 :

LETTRE DE SUÈDE

ÉCHEC AU KAISER

La réponse du gouvernement brésilien  
à une protestation de l'Allemagne

RIO-DE-JANEIRO, 11 août. — On annonce que M. von Pauli, ministre d'Allemagne au Brésil, a vivement protesté auprès du gouvernement brésilien contre la conférence de l'ambassadeur Ruy Barbosa à Buenos-Ayres et contre le vote du Parlement décidant d'insérer dans ses annales la conférence en question.

Le gouvernement brésilien aurait répondu que la volonté parlementaire et nationale au Brésil ne pouvait subir aucune contrainte.

Un zeppelin endommagé

AMSTERDAM, 11 août. — Selon une dépêche adressée de la frontière au Telegraaf, on croit savoir qu'un zeppelin gravement avarié, voyageant de l'ouest à l'est, a été obligé d'atterrir en Belgique.

BÉNÉDICTINE

« La Grande Liquor Française »  
TONIQUE — DIGESTIVE

## M. LLOYD GEORGE A PARIS

M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, a reçu hier matin la visite de M. Lloyd George, ministre de la Guerre de Grande-Bretagne, et l'a retenu à déjeuner.

Assistaient à ce déjeuner : MM. Viviani, garde des sceaux; le général Roques, ministre de la Guerre; l'amiral Lacaze, ministre de la Marine; Ribot, ministre des Finances; Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions; lord Gran-

ville, chargé d'affaires d'Angleterre; le général Joffre, le général de Castelnau, le général Maurice, le colonel Buckley, le lieutenant-colonel David Davis, du War Office; le colonel Le Roy Lewis, attaché militaire de Grande-Bretagne à Paris; de Margerie, directeur politique; Tissier, directeur du cabinet; William Martin, introducteur des ambassadeurs; Davies, secrétaire; Kamerer, chef adjoint du cabinet, et le lieutenant Mantoux.



De gauche à droite : M. BRIAND, le GÉNÉRAL JOFFRE, M. LLOYD GEORGE et le GÉNÉRAL ROQUES. Derrière M. LLOYD GEORGE, le GÉNÉRAL DE CASTELNAU; derrière le GÉNÉRAL ROQUES, M. ALBERT THOMAS.



# AU DÉBUT DU VINGT-CINQUIÈME MOIS ! *par ANGÉLI*



— Deux ans qu'on n'est plus civils! Ça vaut un coup d'pinard, c't'anniversaire-là!

## La guerre en Afrique -- Les Allemands font sauter une voie ferrée



Au moment de leur retraite dans l'une de leurs colonies africaines actuellement aux mains des Alliés, les Allemands ont fait sauter les voies ferrées. Cette destruction n'a retardé que de quelques heures la marche en avant des troupes britanniques et la conquête totale du territoire.



# DERNIÈRE HEURE

## VICTOIRE RUSSE

**Nos alliés progressent sur un front de 100 kilomètres**

### LES VOICI DEVANT STANISLAU

**Ils ont fait environ 22.000 prisonniers du 4 au 9 août.**

PÉTROGRAD, 10 août. — Communiqué du grand état-major (soir). — Sur la rivière Sereth, devant les villages Neterpintzie et Nossotsie, combat acharné.

Les Allemands et les Autrichiens ont lancé une série de contre-attaques sur le bois occupé devant ce village.

Jusqu'à présent nous avons fait prisonniers quatre-vingt-dix officiers et treize cents soldats.

Sur le chemin de fer de Monasterzyska à Vijniof, nos éléments ont quelque peu progressé à l'ouest, passant en mains endroites la rivière Zolotakpa à gué, les ponts étant tous détruits.

PÉTROGRAD, 11 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major.

Sur le Stokhod, dans la région des villages Mline, Liou-Pachero, Voulka, du bourg de Stovonikva et du village de Zarietche, un violent combat se poursuit.

Sur le Sereth, nos troupes progressent, livrant partout une lutte opiniâtre.

L'ennemi offre une résistance acharnée en effectuant des contre-attaques.

Malgré les efforts de l'adversaire, nos troupes continuent l'offensive. Les vaillantes troupes du général Sakharof, dans une série d'attaques successives, ont chassé l'ennemi des villages de la rive droite de la rivière, ont atteint les hauteurs qui la dominent et ont porté la ligne de combat aux villages de Trostane et de Nestrovo.

Un de nos régiments de cavalerie a, par deux fois, attaqué à cheval l'infanterie adverse et, après l'avoir tournée, l'a mise en complète déroute, arrêtant ainsi son offensive.

Dans ces régions, les vaillantes troupes du général Eck, au cours des combats du 4 au 8 août, ont pris 283 officiers et 13.000 soldats, et, en outre, ont relevé plus de 4.000 blessés austro-allemands. Dans ce chiffre figurent, pour le 8 août seulement, 2 officiers supérieurs, 104 officiers subalternes et 4.872 hommes.

Les pertes de l'ennemi, en tués et blessés, d'après les renseignements des prisonniers, sont énormes.

Dans le secteur de la voie ferrée, à Monasterzyska-Nichmiow, nos troupes, développant leurs succès, ont continué leur progression.

Un de nos régiments d'infanterie a délogé l'adversaire du nord-ouest du village de Dubarka (sur la rivière Koropietz) et s'est emparé de la partie sud de la ville de Monasterzyska où le combat continue. L'ennemi — en particulier des Allemands — a effectué des contre-attaques, mais partout il a été repoussé.

Nous avons fait 2.500 prisonniers, dont le com-

mandant d'un régiment autrichien avec son état-major.

Plus à l'ouest, nos troupes ont atteint la rive gauche de la Zlota-Lipa, et ont pris d'assaut le village de Lazarowska, faisant prisonniers plus de 1.000 Austro-Allemands.

Un de nos régiments de cosaques d'Orenbourg a attaqué à cheval les positions adverses; il a fait plus de 200 prisonniers et pris trois mitrailleuses.

Un régiment allemand franchissant la Zlota-Lipa, au village de Zadarow, a été rejeté par nos troupes. Il a subi de grosses pertes. Nos vaillants cavaliers ont traversé la Zlota-Lipa à son embouchure et ont culbuté l'adversaire. Ils ont commencé la poursuite et atteint le Dniester, au sud du village de Cuisse-Zelenie.

Le chiffre des prisonniers, pour les 8 et 9 août, dans cette région, s'élève à 5.000 hommes.

Dans la région de Stanislaw, notre aile droite a atteint le Dniester, au sud de Mariampol, ainsi que la rive droite de la Bistritza, sur laquelle nous jetons des ponts.

Dans la région de Vorochta-Chibeni, nos troupes se sont emparées de quelques hauteurs.

#### FRONT DU CAUCASE

Dans la région à l'est de Kerasound, nos troupes ont occupé le village de Ellen. Les attaques des Turcs, à l'ouest de Gumusch-Khane, ont été repoussées.

Au nord-est du lac Van, près du village de Keri, ainsi qu'au nord de Sakis...

#### PERSE

Dans la région de Botano, nos troupes ont sensiblement refoulé l'adversaire vers l'ouest.

### La front autrichien enfoncé

PÉTROGRAD, 11 août. — Les Russes ont enfoncé le front du général Bothmer et celui du groupe ennemi placé sous le commandement de l'archiduc Charles. Ils ont refoulé au nord l'aile droite du général Bothmer et débordé l'aile gauche de l'archiduc.

## Prise de Stanislaw

1 heure du matin.

Péetrograd, 11 août. — Stanislaw a été pris hier soir à 7 h. 45.

(Information.)

### Le chancelier d'Allemagne à Vienne

BALE, 11 août. — Le chancelier de l'empire est parti pour Vienne avec le secrétaire d'Etat von Jagow afin de rendre au baron Burian la visite que celui-ci a faite à Berlin et pour conférer au sujet de questions concernant les territoires occupés en commun par les alliés centraux.

Une dépêche Wolff, de Berlin, annonce qu'avant son départ, M. de Bethmann-Hollweg a réuni au palais de la chancellerie le comité du Conseil fédéral allemand pour les affaires étrangères. Il a exposé la situation politique européenne. Le comité a approuvé M. de Bethmann-Hollweg à l'unanimité et a affirmé « son inébranlable confiance dans la victoire ».

#### EN ROUMANIE

### Encore une explosion suspecte dans une fabrique d'armes

BUCAREST, 11 août. — Mercredi, après-midi, une grave explosion a eu lieu dans la poudrerie et fabrique d'armes de Dudes, près de Bucarest. Plusieurs officiers et soldats ont été tués, et il y a de nombreux blessés.

Le roi et le ministre de la Guerre se sont immédiatement rendus sur les lieux de la catastrophe, dont la cause est inconnue.

## CE QUE LES ALLIÉS n'ont pu accorder à la Suisse

### Un exposé du département politique

BERNE, 11 août. — Le département politique suisse annonce que les négociations des délégués suisses avec les représentants des gouvernements alliés ont été terminées hier.

Du rapport détaillé parvenu aujourd'hui, il résulte que, sur presque toute la ligne, les négociations ont complètement échoué pour la Suisse.

La demande d'utiliser, en vue de compensations, les marchandises possédées en Suisse par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie et bloquées a été refusée.

Le trafic de remplacement des matières premières que la Suisse demandait de pratiquer avec les puissances centrales, trafic dans lequel, en échange d'articles fabriqués, on devait restituer une quantité correspondante de matières premières de même nature que celles qui entrent dans la fabrication de ces articles, a été repoussé en ce qui concerne presque toutes les matières premières.

Les gouvernements alliés n'ont pas voulu non plus, comme le désiraient les délégués suisses, s'engager à laisser librement exporter — ainsi que c'est virtuellement le cas — certaines catégories de marchandises.

Ayuntamiento de Madrid

## VICTOIRE ITALIENNE

**Les Autrichiens sont délogés de leurs lignes de défense sur le Carso.**

ROME, 11 août. — Commandement suprême :

La journée d'hier a été marquée par une nouvelle et brillante victoire de nos armes.

Persévérant avec une vigueur croissante dans l'énergique attaque commencée le 9 août, dans le secteur du mont San Michele et de San Martino, les braves troupes de la troisième armée ont conquis toutes les lignes très fortes de l'ennemi sur le Carso, entre le Vippacco et le mont Cosich.

L'adversaire, en complète déroute, s'est retiré à l'est du vallon, maintenant seulement de fortes arrières-gardes sur le Dobelli et sur les hauteurs de la cote 121 à l'est de Monfalcone.

Nos troupes ont occupé Rubbia, San Martino et tout le plateau de Doberdo et ont atteint la ligne du vallon jusqu'à Ormihrib.

Dans la zone à l'est de Gorizia, l'ennemi résiste, fortement retranché, sur la ligne du mont San Gabriele et du mont San Laro.

Nos troupes ont atteint les pentes à l'ouest de ces positions et la ligne du torrent Vertobica.

Sur le reste du front, les démonstrations habituelles de l'adversaire ont été repoussées partout. Les prisonniers et le butin pris à l'ennemi augmentent sans cesse.

Les avions ennemis ont lancé des bombes sur la lagune de Gardo et sur Venise; il n'y a eu aucune victime, mais seulement quelques dégâts à des maisons.

Une de nos escadrilles a renouvelé hier le bombardement de la gare de Preracina où l'ennemi avait évacué le matériel des positions perdues.

Nos hardis aviateurs, se dérobant au tir de l'artillerie autrichienne, ont lancé une quarantaine de bombes et obtenu des résultats très efficaces; ils sont ensuite rentrés indemnes dans nos lignes.

### Mais où sont les gloires d'antan?

ATHÈNES, 11 août. — A l'occasion de l'anniversaire de la signature du traité de Bucarest, la Patrie reproduit la dépêche adressée par le roi à M. Venizelos, à Bucarest, à cette époque et disant notamment :

« Pour vous témoigner mon estime et ma reconnaissance, je vous décerne la grand'croix du Sauveur. La patrie vous est reconnaissante. »

Le journal ajoute :

« Où sont maintenant ces jours glorieux ? On croirait que ce fut un rêve et qu'il s'est dissipé. »

#### Une bagarre dans un théâtre athénien

ATHÈNES, 11 août. — Hier, au théâtre Panhellion, au cours de la représentation de Notre Princesse Alexandra, pièce à clef où plusieurs personnages politiques sont mis en scène sous un masque transparent, des incidents violents se sont produits entre venizelistes et antivenizelistes.

Quelques-uns d'entre eux-ci injurièrent à haute voix M. Venizelos.

Plusieurs venizelistes présents ripostèrent alors par les cris de : « Vive Venizelos ! » Deux civils et un officier, le capitaine de cavalerie Papophlessas, aide de camp du ministre de la Guerre, ont été blessés.

La police a rétabli l'ordre et la tranquillité regne à nouveau.

On a arrêté sept personnes.

#### LE TORPILLAGE DE « LUSITANIA »

### Un procès monstre à New-York

NEW-YORK, 11 août. — Hier, seize citoyens américains ont assigné la Cie Cunard devant le tribunal fédéral du district. Les plaignants réclament à la compagnie un milliard de dollars de dommages-intérêts pour la mort de ceux de leurs parents qui ont péri sur le Lusitania et pour les pertes matérielles qu'ils ont subies dans cette catastrophe. Ils font valoir que la compagnie et le commandant du navire ont négligé de prendre les précautions nécessaires pour sauvegarder le steamer et les passagers qu'il transportait.

OBSÈTE  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION



## Tommies et babies goûtent les plaisirs de la plage



Sur diverses plages anglaises, c'est quotidiennement que, pendant cet ardent mois d'août, on assiste au spectacle des jeux des blessés convalescents et des petits enfants. Et lorsque les uns et les autres se sont bien éclaboussés, on entreprend la construction de digues et de retranchements qu'emporte le premier flot et qui sont reconstitués le lendemain avec un même joyeux courage.



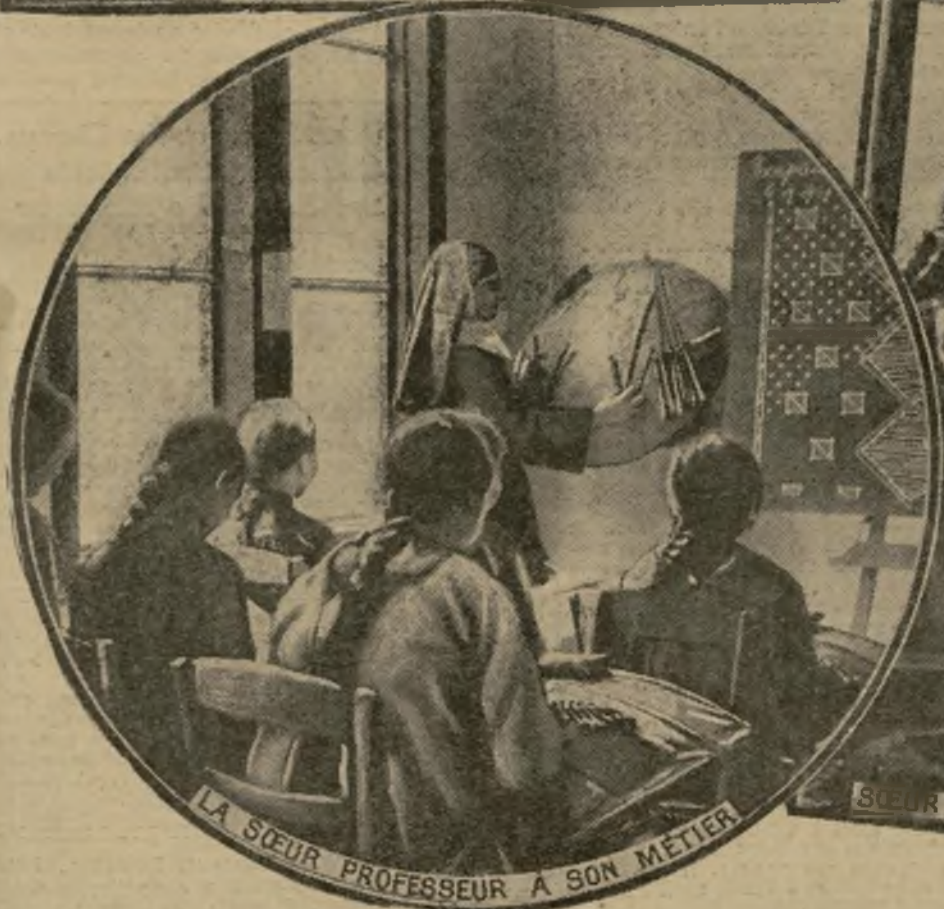
## Pour le salut des traditions dentellières belges



JEUNE DENTELLIÈRE DE POPERINGHE



UNE SŒUR NORMALIENNE DE L'ÉCOLE DENTELLIÈRE DE BRUGES ENSEIGNE AU TABLEAU NOIR



LA SŒUR PROFESSEUR À SON MÉTIER



SŒUR BONAVENTURE ET DEUX DE SES ÉLÈVES

Une des conséquences de la guerre eût pu être la disparition de l'admirable industrie dentellière belge. Les ouvrières artistes dispersées par l'invasion ne couraient-elles pas le risque de perdre, en même temps que la technique, le sens traditionnel de leur art charmant? Le Comité belgo-franco-américain de Paris vient, pour remédier à ce péril, de créer une école, à Saint-Ouen et à Sèvres, où des fillettes belges de dix à dix-sept ans reçoivent l'enseignement dentellier de tous styles. Ainsi le « joli point » survivra, après la paix, au pays de la Malines et de l'Ypres.



# Lettre de Suède

Des yeux qui s'ouvrent...

Stockholm, juillet 1916.

(D'un correspondant particulier)

Les Suédois sont gens sérieux, réfléchis, et qui renouent difficilement aux idées qu'ils ont longtemps mûries; ajoutez que ce peuple a derrière lui une longue histoire, des traditions, un goût général de l'instruction et vous vous expliquerez qu'il se juge, avec une complaisance sensible dans tous les milieux, supérieur à tous ses voisins de la mer Baltique. Le Suédois soutient volontiers que le Prussien même est son élève; du moins l'aurait-il soutenu jusqu'à ces jours derniers, car il est des vilénies, des lâchetés vis-à-vis des faibles qu'un Suédois de race n'approuve pas et dont il lui est même difficile de comprendre l'inspiration.

Mais ceci est tout récent, et l'on ne doit pas se dissimuler, chez les Alliés, combien la propagande germanique avait trouvé en Suède un terrain propice; elle a su flatter de petites prétentions, admettant que le casque à pointe est originaire de Suède et, au besoin, que les grands tacticiens du kaiser devaient beaucoup à l'étude des campagnes suédoises d'autrefois; mais elle ne s'est pas bornée à ces bagatelles.

Les forces gouvernementales et administratives, en Suède, sont apparentées aux forces allemandes correspondantes. Au palais, on sait quelles influences s'exercent en faveur de Berlin; la reine voyage en Allemagne plus souvent, semble-t-il, que ne l'exigerait le soin strict de sa santé; la

Autour du ministère, les « activistes » russophobes, plus encore que germanophiles, ont mené pendant les premiers mois de la guerre, surtout du milieu de 1915 à mai 1916, une campagne incessante

On en peut parler librement, aujourd'hui, depuis que les relations russo-suédoises sont tout à fait améliorées. Jamais, croyons-nous, le président du Conseil de Stockholm n'a voulu la guerre; jamais, non plus, M. de Wallenberg, ministre des Affaires étrangères, qui estime les marchés de Paris et de Londres au moins aussi nécessaires à son pays que celui de Berlin. Mais la presse activiste dénonçait assidûment toutes les précautions militaires de la Russie dans la Baltique, excitait l'opposition finlandaise contre les fonctionnaires du tsar, combattait le projet — aujourd'hui adopté — d'une jonction des rails suédois et russes au nord du golfe de Bothnie.

Les brochures « reptiliennes » recevaient alors grand accueil à Stockholm; les officiers suédois, commandant la gendarmerie de Perse, croyaient assurer leur avancement en molestant les sujets anglais et belges de l'empire du Chah.

Et cependant la Suède, en son ensemble, est d'esprit indépendant, suédoise, pourrait-on dire, beaucoup plutôt que germanophile. Les Allemands ont essayé d'intoxiquer les directeurs les plus respectés de l'opinion populaire et bourgeoise, mais là leur échec a été complet; les quelques personnages socialistes qu'ils ont décidés à un voyage en Allemagne et en Belgique ont perdu dans cette aventure le peu de crédit dont ils disposaient; cette vaine tentative de scission n'a fait que renforcer l'autorité des chefs qui ont évité le piège; les Palmstjerna, les Branting sont aujourd'hui écoulés, même de leurs adversaires politiques; or, leurs sympathies déclarées vont aux institutions modernes de la France et de l'Angleterre. On ne se souvient pas assez, à l'étranger, que le gouvernement suédois actuel, qui date du début de 1914, n'a pas été pris dans la majorité du Parlement.

Le développement de la guerre a déjà corrigé des illusions sur la vigueur invincible de l'armée allemande. Des officiers suédois, venus en France l'hiver dernier, et qui ne dissimulaient pas leurs préventions germanophiles, ont été frappés, au spectacle de l'armée française, d'une véritable révélation. Et comme ce sont, malgré toutes les suggestions de l'école, gens qui aiment juger par eux-mêmes, leur avis, librement exposé chez eux, a fait impression. Verdun est venu là-dessus, puis l'offensive anglaise, qui a montré ce que valait la nouvelle préparation britannique : les Suédois observent et ils s'intruisent.

Les Alliés n'ont pas à poursuivre auprès d'eux de meilleure propagande que celle de leur étroit accord diplomatique, militaire, économique aussi; qu'ils donnent au gouvernement suédois la conviction de leur volonté, persévérante et toujours concertée. Ainsi seront aisément réglés les incidents inévitables de cette période de guerre et de nécessaire blocus des empires centraux. La majorité suédoise, acquise à des idées d'évolution libérale, apprécie comme des titres sympathiques des Alliés tous les succès qu'ils remportent lentement, durement, contre la malfaisance contagieuse du féodalisme allemand.

## Le Président de la République en Alsace

Le Président de la République, accompagné du ministre de l'Intérieur, s'est rendu mercredi à Saint-Dié, où il a été reçu par M. Méline, ministre de l'Agriculture, sénateur des Vosges, ainsi que par tous les autres sénateurs et députés du département.

A la mairie, la bienvenue a été souhaitée au Président et aux deux ministres par le préfet, le maire et M. Lederlin, président du Conseil général.

Le Président a répondu que le gouvernement de la République avait voulu apporter un témoignage de sympathique intérêt à la ville de Saint-Dié, si cruellement éprouvée, d'abord par l'occupation allemande et, depuis lors, par des bombardements répétés.

Il a rappelé que, pendant l'invasion, la ville connaît des meurtres de vieillards et de jeunes gens, l'incendie, le pillage et la dévastation.

Il a prononcé l'éloge du préfet et des deux adjoints, MM. Burlin et Colin, dont l'un est devenu maire et qui ont fait preuve d'autant de dévouement que de courage civique.

Il leur a remis à tous trois la croix de la Légion d'honneur.

Après avoir visité les hôpitaux et les quartiers les plus endommagés par le bombardement, le président a laissé quinze cents francs pour les pauvres et les malades.

Il a ensuite reflué à déjeuner les nouveaux décorés, le général Franchet d'Espèrey, les sénateurs et les députés des Vosges.

L'après-midi, il est allé, avec le ministre de l'Intérieur, visiter les organisations françaises des Vosges par le col du Bonhomme, le col de Louchbach, les routes de la Schlucht et le Hohneck.

Le lendemain jeudi, le président, accompagné du ministre et du général de Villaret, a visité un grand nombre de communes d'Alsace, pavées aux couleurs françaises.

Le président et le ministre, après s'être entretenus avec les maires, les municipalités et les notables, ont remis des médailles du travail à des ouvriers ayant plus de cinquante ans de service; ils ont également fait don d'un drapeau à une section qu'on vient récemment formée des vétérans alsaciens de 1870.

Ils se sont notamment arrêtés à Wesserling, Saint-Amarin, Thann, Massevaux, Dannemarie. Partout, l'accueil des populations a été très chaleureux.

Dans une des plus importantes communes, ils ont assisté à une distribution de prix faite aux enfants des écoles. Les jeunes filles, en costume alsacien, ont chanté des chansons locales et des hymnes patriotiques.

Le président a félicité les enfants de leurs progrès et constaté que trois cents d'entre eux venaient de passer avec succès leur certificat d'études auprès de leurs petits camarades français.

Au cours de cette tournée, le président a également remis des croix de la Légion d'honneur à des officiers présentes par le général en chef et par le ministre de la Guerre.

Au retour, le président et le ministre se sont arrêtés à Belfort et ont parcouru à pied les quartiers où des dégâts ont été faits, soit par des bombardements à longue portée, soit par des avions ennemis. Ils ont été reçus à l'hôtel de ville par le préfet, le maire et le conseil municipal, qui les ont vivement remerciés de cette visite inopinée.

## L'INSTALLATION DE M. MONIER premier président de la Cour d'appel

Hier, dans la plus grande simplicité, M. Monier, président du tribunal civil, nommé premier président de la Cour d'appel, a pris possession de ses hautes fonctions.

Une audience solennelle a été tenue, présidée par M. le conseiller doyen Assand. Après que, encadré de deux conseillers, M. le premier président Monier eut fait son entrée, lecture fut donnée du décret de nomination. M. Monier prêta le serment d'usage et occupa le fauteuil de la présidence, pour recevoir, avec le même cérémonial, la prestation de serment de son successeur au tribunal civil, M. Servin, président de la sixième chambre de la Cour.

## TRIBUNAUX

### Infraction à la loi de 1886

Nario Maroncelli, sujet italien, âgé de trente et un ans, se trouvant à Genève en octobre 1915, demanda au consul italien un passeport pour la France. Il allait l'obtenir quand un décret royal vint interdire aux sujets italiens de son âge et de sa classe de se rendre à l'étranger. Maroncelli s'adressa alors à un de ses camarades, originaire de la République de Saint-Marin, nommé Beccari, auquel il emprunta ses papiers. Il put ainsi franchir la frontière et se rendre à Paris, où il habitait depuis quatre ans rue Francœur.

Signalé comme suspect par les autorités policières suisses, Maroncelli fut arrêté, et hier, il était poursuivi, en vertu de la loi de 1886, pour s'être introduit, à l'aide de faux papiers, dans le camp retranché de Paris.

Après plaidoirie de M<sup>r</sup> Georges Mauranges, il a été condamné à deux ans de prison avec sursis et 500 fr. d'amende.

## LA VIE CHÈRE

Jusqu'à nouvel ordre, le charbon au détail ne sera pas taxé...

A la suite d'articles parus sur la question de la taxation des charbons au détail nous avons demandé au ministre des Travaux publics quelles étaient à ce sujet ses intentions. La réponse qui nous a été faite est que le ministre des Travaux publics — alors même que la loi permettrait à l'administration de taxer le charbon au détail — ne serait pas disposé actuellement à user de ce pouvoir dans l'agglomération parisienne.

« La taxation au détail est possible dès à présent, nous a-t-il dit, partout où la consommation est assurée par des charbons de la même origine, comme dans les ports alimentés exclusivement en charbons anglais, comme dans les très rares villes de l'intérieur alimentées exclusivement en charbon français. Partout ailleurs, l'importante différence de prix qui subsiste entre le charbon français et le charbon anglais rendrait la taxation au détail inefficace ou même dangereuse.

« A Paris, notamment, dont l'alimentation est assurée pour la plus grosse part en charbons anglais, pour la plus petite en charbons français, mais où la proportion des charbons anglais et français varie de semaine en semaine et de marchand à marchand, la taxation reviendrait à l'homologation des prix les plus élevés, peut-être même de prix supérieurs aux plus hauts cours actuellement pratiqués par le commerce. Les prix de taxe risqueraient d'être purement et simplement les cours du charbon anglais, alors que le commerce honnête fait profiter le public de la réduction correspondant aux doses de charbon français qui ont pu y être mélangées.

Il en résulte que, partout où la consommation ne puise pas à une source unique, la taxation doit être subordonnée à la péréquation probable des prix entre les charbons d'importation et les charbons français ».

Il faut donc attendre que le Parlement, qui sera à nouveau saisi de la question dès la rentrée des Chambres, se soit prononcé sur la péréquation. On se souvient que le Sénat n'a pas ratifié le projet de loi qui concluait à l'adoption de cette mesure.

### Mais le prix du beurre augmentera

On annonce que malgré les dispositions qui ont été prises — et notamment le refus de la commission des cours de sanctionner les exigences des intéressés par une hausse officielle — le prix du beurre va augmenter de 40 francs les cent kilogrammes. Les mandataires des laiteries auraient jugé indispensable cette élévation de quarante centimes par kilo.

Cette menace de hausse ne paraît pas être favorablement accueillie par les marchands de beurre et d'œufs. C'est que ceux-ci sont en contact quotidien avec la clientèle qui supporte finalement tout le poids de la vie chère et s'avise quelquefois de protester lorsqu'elle n'a pas recours au rationnement volontaire.

## Le gardien de la paix Claeys, sous-lieutenant d'infanterie reçoit la Légion d'honneur

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, s'est rendu hier après-midi à l'hôpital temporaire, 49, rue Oudinot, où il a remis au gardien de la paix Emile Claeys, sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, conférée par M. le ministre de la Guerre.

Le gardien de la paix Claeys avait précédemment reçu au front la médaille militaire après les deux citations suivantes :

2 novembre 1915. A déployé la plus grande bravoure au combat du 1<sup>er</sup> octobre 1915, où il a entraîné sa section sous un feu violent ;

28 janvier 1916. Par son courage et son sang-froid, a maintenu sa section sous un bombardement de quatre heures et a réussi à enrayer l'attaque ennemie qui avait pris pied dans une tranchée voisine.

Une troisième citation lui a valu la Légion d'honneur :

2 avril 1916. A su, au moment prescrit, porter son peloton déjà décimé à l'emplacement d'alerte fixé, et cela malgré un violent tir de barrage.

A arrêté en ce point l'offensive de l'ennemi qui se développait et arrivait à la tranchée de doublement ; a déchargé son revolver sur les premiers assaillants, donnant ainsi à ses hommes le plus bel exemple de courage actif jusqu'au moment où il reçut plusieurs projectiles qui le blessèrent grièvement.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ. Confections, chapellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants. Spécialité pour militaires. Parfumerie, articles de voyage. Mobiliers par milliers. Les Magasins seront fermés le mardi 15 août.

**LEÇONS** PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**  
Rue de Rivoli, 51, PARIS  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



# PETITES FILLES

M., août 1916.

La section cantonne à l'école des filles. Deux salles inoccupées ont été mises à la disposition des soldats, ils s'y sont installés du mieux qu'ils ont pu, ils y sont très bien. Auprès d'autres cantonnements, cette école est un palais.

Mais si les soldats sont contents d'être là, les petites filles sont très fières de les avoir pour camarades d'école et les maîtresses ont bien du mal à ce que tous ces petits yeux restent fixés sur le tableau noir quand les poilus traversent la cour ou montent l'es-



calier. Elles y arrivent cependant, et l'école bourdonne comme une ruche. Quand les fenêtres sont ouvertes, du dehors on entend chanter sur un mode aigu :

— B...A...BA, B...I...BI, B...U...BU...

Où bien encore :

— LA... PLU...ME... EST... BO...NNE... LA... MER... EST... GRAN...DE...

C'est une chanson claire, fraîche et reposante comme un chant d'oiseau.

Et puis il se fait un grand silence, les petites filles ne chantent plus. Elles courent. Par la porte vitrée, on les aperçoit en passant; penchées sur leur ouvrage, elles brodent, comme de vraies dames, de beaux dessins de toutes les couleurs; elles s'appliquent; elles sont bien sages.

Mais en voilà une qui a vu le soldat qui regarde par la porte; alors, ce sont des chuchotements, des rires étouffés, des regards lancés en dessous. Toute la classe est en révolution et le poilu, qui s'aperçoit du scandale qu'il cause, se dépêche de s'en aller.

Aux heures de récréation, la cour s'emplit d'un petit monde qui crie, qui court, qui se démène. Il y a des jeux très compliqués que les grandes personnes ne comprennent pas mais qui font rire très fort ceux qui y jouent. Les toutes petites se blottissent sur les marches de l'escalier et se roulent dans la poussière comme de jeunes chattes. Elles s'accrochent par grappes à un appareil de gymnastique qui se trouve là. De loin, on dirait des mouches, tant il y en a.

Les grandes se promènent en se tenant par le bras ou par la taille; quand on a dix ans ou même douze, on ne peut pourtant pas s'amuser comme les petites.

Mais quelquefois, sans qu'on sache pourquoi, tout à coup, tout le monde se met à courir, à chanter, à crier. Ce sont des rondes, des bousculades, un tourbillon de tabliers roses ou bleu ciel, de robes à carreaux, de cheveux blonds ou bruns, nattés ou attachés par des rubans rouges, verts, jaunes; un tas de petites galoches, de petits souliers qui grincent sur les cailloux; d'innombrables petites jambes maigres qui s'agitent, qui frétille, qui se trémoussent.

\*\*\*

Quand la classe est finie, les petites filles s'en vont voir les soldats et leur raconter des histoires. Elles ont déjà vu beaucoup de choses, pour de si petites filles !

Les Boches, pendant quelques jours, ont occupé le



village et logé dans leurs maisons; elles n'étaient guère rassurées. D'autres se sont sauvées avec leurs

parents; elles disent : « Nous, on est des réfugiées. » Et puis, ce sont les taupes, qui viennent quelquefois tourner au-dessus des toits et qui lancent des bombes. Ces jours-là, vous vous imaginez le tumulte qu'il y a dans cette foule de gamines. Les unes pleurent, d'autres s'agitent, veulent voir; les maîtresses les calment, du mieux qu'elles peuvent; on descend au sous-sol... Et tout à coup :

« Psch...i...i... Boum!... »

La terre tremble, les petites hurlent, les grandes sanglotent :

— C'est chez nous, sûrement c'est chez nous !

Et sitôt le taube parti, c'est à qui ira le plus vite pour voir la maison démolie.

Les soldats aiment bien leur entendre raconter des histoires. Tout d'abord, elles étaient un peu effarouchées, et sitôt qu'on les regardait, vite, elles se cachaient la figure dans leurs bras repliés; mais elles se sont aisément apprivoisées, et à présent elles connaissent les poilus par leurs noms et les appellent quand ils passent. Entre elles, elles en parlent, elles confient à leur meilleure amie :

— Celui-là, quand je serai grande, je me marierai avec lui...

Alors, l'amie va faire la commission :

— Vous savez, elle a dit qu'elle se marierait avec vous quand elle serait grande, parce qu'elle vous aime bien...

... Mais il n'est pas de cantonnements éternels, et le jour arrive où il faut boucler son sac et faire ses adieux au village qu'on a grand'chance de ne plus jamais revoir.

Les petites filles sont en émoi. Ce jour-là, les maîtresses ne peuvent en venir à bout, elles sont toutes à griffonner des choses mystérieuses sur des petits bouts de papier qu'elles cachent vite.

Et puis, à la sortie, elles viennent vers les soldats qui s'apprêtent à partir.

Les « fiancées », entourées de leurs amies, remettent en grande pompe un petit paquet à leurs amis.



Ces petits paquets contiennent des choses charmantes. Il y a une feuille séchée, ou bien une fleur, avec quelques mots écrits. Ce sont des phrases que jamais un écrivain, aussi grand soit-il, fut-il même de l'Académie française, n'inventerait et qui naissent seulement sous le crayon des petites filles :

« Je vous écrit une lettre, c'est pour vous dire que je suis en bonne santé et j'espère que vous êtes de même et que vous le serez toujours. »

« Je termine ma petite lettre en vous embrassant de tout cœur. »

Avec, en bas, cette recommandation :

« Ne faites pas attention à mon écriture. »

Où bien encore :

« Je vous dit ces deux mots pour vous dire que je ne vous oublie pas. »

Où encore, c'est un dessin représentant un trèfle à quatre feuilles, avec cette dédicace :

« Porte-bonheur. Mademoiselle Gabrielle et Henriette, âgées de 12 ans et 10 ans, à un soldat. »

Le soldat est très content, il lit et relit plusieurs fois les quelques lignes tracées d'une grosse écriture — qui souvent lui rappelle tant de choses — et puis il range soigneusement le petit billet dans son portefeuille. Il le gardera précieusement, pour conjurer le cafard et — qui sait — peut-être aussi le mauvais sort.

André Warnod.

## La dentelle belge n'est plus en péril

Une visite à l'école dentellière de Saint-Ouen

On ne dira jamais trop combien les Allemands ont pillé les bibliothèques de Louvain et d'ailleurs, emporté les peintures célèbres des musées belges, détruit les cathédrales et leurs dentelles de pierre. Une autre conséquence de leur invasion, moins connue mais non moins importante, est la ruine d'un art belge très féminin : la dentelle de fil.

Avant la guerre, 50.000 villageoises flamandes et wallonnes vivaient de la dentelle, que leurs doigts agiles travaillaient au fuseau et à l'aiguille. Cet art était enseigné dans les couvents et se transmettait de mère en fille dans chaque village. Généralement, la dentellière ne connaissait qu'un dessin.

En 1912, à Bruges, une Ecole normale dentellière fut fondée, dans laquelle vinrent professer des sœurs, choisies parmi les plus savantes dentellières des couvents. Mais dix-huit mois après c'était l'invasion allemande, la dispersion des dentellières, évacuées au Canada, en Angleterre, en France.

Pour faire vivre les ouvrières resplendissantes en pays envahi, le comité américain de ravitaillement en Belgique demanda au gouvernement allemand l'autorisation d'expédier à l'étranger les dentelles qu'elles remettraient au comité dentellier de Bruxelles. L'autorisation fut donnée. Mais les dames du comité subirent tant de vexations en circulant dans les villages occupés, les expéditions par la Hollande furent rendues si difficiles que rares ont été les dentelles commandées et plus rares encore celles qui furent vendues.

L'art de la dentelle belge courait donc un grand péril. Nombre de dentellières âgées ne survivaient pas aux horreurs de la guerre; les doigts des autres se rouillaient fatalement après tant de mois d'inactivité. Bref, les traditions risquaient fort de se perdre.

Il fallait cependant que cet art survécût.

Après avoir envisagé la situation, le comité franco-belgo-américain de Paris entreprit de sauvegarder les délicates merveilles que sont les dentelles belges. Dans ce but, une école fut fondée, où une sœur, normalienne de l'Ecole de Bruges, vint enseigner aux fillettes belges recueillies en France à devenir des dentellières d'élite.

Une école fut donc ouverte à Saint-Ouen et à Sèvres, que le gouvernement belge reconnut d'utilité publique et subventionna.

Grâce à l'amabilité de la baronne de Buffin, vice-présidente de l'œuvre, j'ai pu visiter l'Ecole de Saint-Ouen, installée dans les locaux de l'asile des enfants des Flandres, au milieu de l'ancienne propriété de Mme de Staël.

Là, des fillettes de dix à dix-sept ans sont groupées pour apprendre la théorie et la technique de la dentelle.

La base de l'enseignement est le dessin. La sœur professeur dessine au tableau noir un modèle de dentelle. L'enfant regarde et le reproduit sur son cahier. Puis, sur le « parquemet », étroite bande de carton spécial, l'élève indique le même dessin en petits trous faits à l'aiguille, qui lui marqueront le travail (autrefois, les dentellières ne savaient pas préparer ce « parquemet », qui leur était remis par le courtier). Enfin, la sœur exécute la dentelle sur son métier, et les enfants copient le modèle au fuseau.

Grâce à ce mode d'apprentissage, les mains de la dentellière deviennent habiles, capables d'exécuter n'importe quel modèle, facile ou difficile. Accomplissant son travail, non pas mécaniquement, mais intelligemment, la petite dentellière se prépare une existence intéressante. Déjà, après quelques mois d'études, elle peut aborder le point de Valenciennes. En quatre ans elle connaîtra le cycle de tous les points. C'est dire que la future dentellière ne dépendra plus autant du courtier qui passe dans les villages pour remettre les commandes.

A notre départ de la salle d'études, les jeunes filles blondes se penchent à nouveau sur le métier où les mains vont et viennent, expertes à manier le fuseau et l'aiguille de cuivre.

A la porte, bien alignés, les petits sabots attendent que les élèves studieuses — qui pour travailler ne sont chaussées que de bas — y enfouissent leurs petits pieds pour aller gambader sur la pelouse...

Renée-Claude Orcl.

## "EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Les faits pittoresques



## LA GUERRE SCIENTIFIQUE

## LA FLOTTE SOUS-MARINE DES ALLEMANDS



Un sous-marin allemand dans le port d'Ostende

Dès les premières semaines des hostilités, après la ruine complète de ses espérances maritimes, Guillaume II a fait plonger l'avenir de l'Allemagne sous les flots. Il ne semble pas qu'il doive se réaliser la de façon plus brillante qu'ailleurs.

Même sa dernière innovation la « sous-marine marchande » n'allongera pas d'un hors-d'œuvre le maigre menu dont les habitants de l'empire doivent se contenter aujourd'hui.

La flotte sous-marine allemande comprend les sous-marins ordinaires dont le rayon d'action est limité, les sous-marins poseurs de mines, les sous-marins de haute mer et ceux de commerce. Nous n'établirons d'ailleurs cette dernière distinction que pour plus de clarté dans l'exposition, car nous aurons tout à l'heure l'occasion de voir combien elle est artificielle dans la réalité. Quoi qu'il en soit, les trois dernières catégories retiendront surtout notre attention, car c'est grâce à elles que l'Allemagne espère former le blocus qui l'enserme et l'étouffe chaque jour davantage.

Pour savoir comment sont faits les sous-marins poseurs de mines, nous n'avons qu'à pénétrer à l'intérieur de l'un d'eux, que vient de capturer un patrouilleur anglais, et qui gît actuellement comme un monstrueux poisson inerte au fond d'une cale sèche. On dirait plus exactement quelque énorme requin mécanique. Il est long de 110 pieds, c'est-à-dire de 39 mètres. L'avant ressemble étonnamment à la silhouette d'une tête de poisson. Le dos plat, étroit et allongé se renfle vers le milieu; à cet endroit il supporte la tourelle d'observation. L'arrière a la forme d'un cône très effilé. Il surplombe le gouvernail de direction et celui de plongée. Ces deux gouvernails présentent des dispositions analogues à celles des dirigeables. Le dessous de la coque est légèrement arrondi comme le ventre d'un poisson bon nageur.

Sur la tourelle d'observation, on distingue d'abord un long tube effilé, renflé à sa base, semblable à un pistil de fleur. C'est le périscope, qui est comme l'œil du navire, lorsqu'il est en plongée. Sur l'arrière de la tourelle se montre une seconde petite tour, moins haute et plus aplatie, ayant l'aspect d'un vaste carton à chapeau, c'est le capot, qui est la porte d'entrée du sous-marin. En avant du périscope se dressent deux fûts de fonte, l'un supportant le gouvernail dont on fait usage lorsque le navire est hors de l'eau, l'autre renfermant l'habitacle. Un garde-fou, fait de frêles piliers, reliés par trois rangées de cordes, dessine un demi-cercle à l'avant de la tourelle.

Après avoir soulevé le couvercle du capot, on descend dans l'intérieur du sous-marin par une petite échelle de fer. En visitant le submersible d'arrière en avant, nous trouvons la disposition suivante. Près du gouvernail sont installés les moteurs Diesel à pétrole lourd qui actionnent normalement l'hélice. Un dispositif spécial permet de réduire au minimum la quantité de gaz qu'ils dégagent et qui, s'ils s'échappaient librement, rendraient rapidement l'air irrespirable. Puis viennent les moteurs électriques, alimentés par une puissante batterie d'accumulateurs. Ce sont ces moteurs que l'on fait fonctionner lorsque le sous-marin navigue en plongée. Ils remplissent aussi le rôle de moteurs de secours pour suppléer momentanément les premiers lorsqu'ils se trouvent arrêtés par suite d'une panne. Le sous-marin charge ses accumulateurs lorsqu'il évolue à la surface, en utilisant ses moteurs à pétrole. Après les moteurs électriques sont les coffres renfermant les batteries d'accumulateurs.

Puis s'étend une salle assez vaste pour qu'un équipage de dix-huit hommes puisse y vivre à l'aise. Elle est même aménagée avec un grand souci de confort qui devait rendre aussi agréable que possible la vie qu'y menaient les officiers et les matelots. Après cette chambre on trouve les compartiments de navigation.

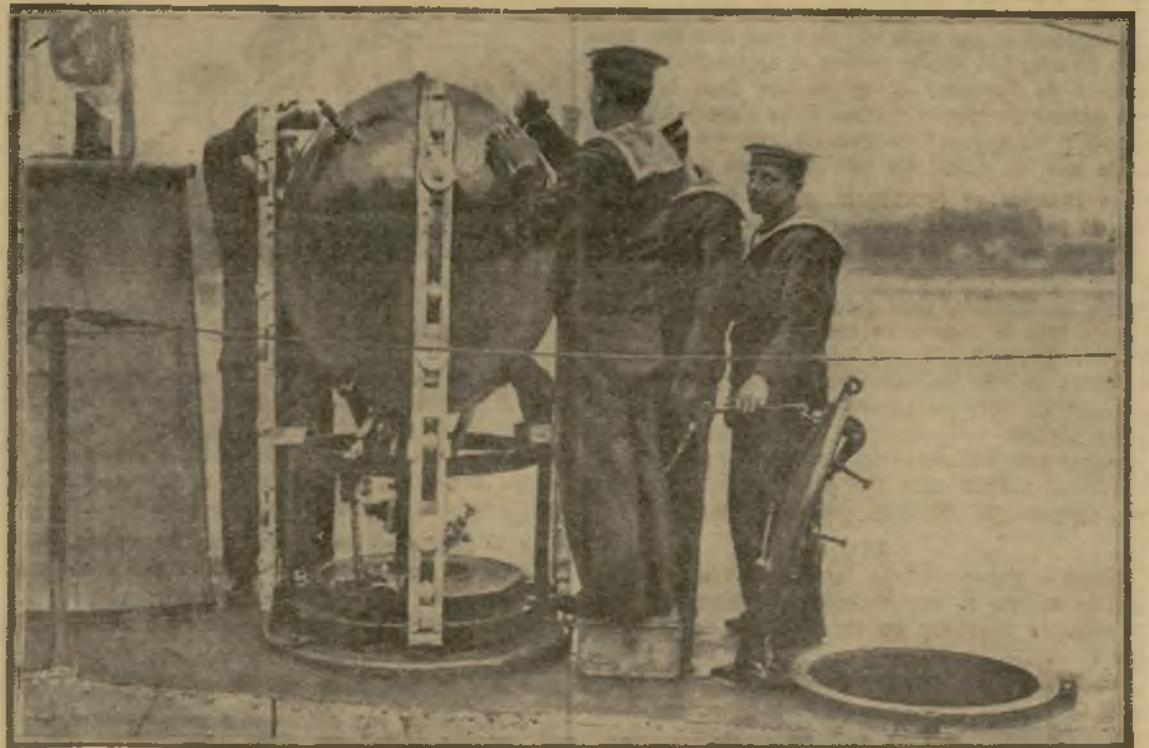
En avançant toujours nous rencontrons les réservoirs-citernes qui contiennent le pétrole, les huiles, etc., plus loin encore, différents maga-

sins. Nous arrivons enfin à la partie la plus intéressante du navire, celle où sont rangées les mines. Elles sont au nombre de douze, réparties par paire dans six cheminées cylindriques, ouvertes par le haut et par le bas, afin que la pression de l'eau puisse s'exercer librement. Chacune de ces cheminées est toutefois protégée à sa partie supérieure par un grillage encastré dans le pont, de façon que les mines soient à l'abri des chocs extérieurs. Chaque cylindre renferme deux mines accouplées.

Ces mines sont de gros globes noirs polis dont le pourtour supérieur est bérissé de petits tubes qui ne sont autres que des détonateurs. Des leviers fixés aux cylindres et actionnés par un jeu de commandes servent à expulser les mines du bateau au moment voulu.

La mine est complétée par un fonceur qui n'est autre qu'un poids, en forme de corneille à claire-voie, auquel la relie une corde. Des montants à charnières, qui s'articulent sur la circonférence du fonceur et viennent s'appliquer sur la mine, tiennent les deux pièces strictement adaptées. Lorsque la mine commence à prendre de la profondeur, elle se détache de ses sortes de béquilles et de son fonceur et la corde qui les joint l'un à l'autre se déroule. Lorsque le fonceur a touché le fond, les quatre béquilles articulées tombent à plat sur le sol et forment ainsi une sorte d'ancre de sûreté.

Les sous-marins de combat de haute mer offrent les mêmes caractéristiques générales que



A gauche : une des mines trouvées à bord du sous-marin allemand U.-C.-5, actuellement exposé à Londres, après avoir été capturé par un bateau anglais; à droite : l'entrée du sous-marin.

celui que nous venons de décrire. Ils en diffèrent par les dimensions et le plus souvent par l'absence de tube lance-mines. Les divers compartiments du submersible sont alors plus spacieux et les réservoirs à pétrole plus importants. Ils sont armés de plusieurs tubes lance-torpilles et d'un canon qu'ils peuvent faire apparaître à volonté sur le pont et dont l'emplacement est près de la tourelle. Une sorte de capot, en s'ouvrant, découvre un canon de 75 millimètres qui monte hydrauliquement et surgit sur le pont. De plus, une corde, tendue en triangle, au-dessus du pont dans toute sa longueur, grâce à un mât planté dans la tourelle,

permet au sous-marin de s'ouvrir plus aisément un chemin à travers les filets de défense qu'il peut rencontrer.

Ces sous-marins déplacent plus de mille tonnes. Ils sont pourvus de doubles coques entre lesquelles est placée une matière qui gonfle à tout endroit où l'eau pénètre. Leur superstructure et le kiosque sont renforcés par un blindage qui les rendrait à peu près invulnérables aux coups des pièces de 120 millimètres.

Ils peuvent accomplir des raids de 4.000 milles à la vitesse de 12 nœuds en plongée et de 18 à 20 nœuds lorsqu'ils naviguent à la surface.

Ces sous-marins sont au nombre de 20, répartis en quatre escadres de cinq unités. Sur ces cinq escadres il y en a toujours une qui se trouve au repos ou en réparation.

Le sous-marin de commerce a fait pour la première fois une retentissante apparition devant Baltimore, dans les eaux de la baie de Chesapeake, le 9 juillet dernier sous la forme du *Deutschland*.

Le *Deutschland*, construit à Kiel, dans les chantiers Germania, a été lancé au mois de mars. Il mesure environ cent mètres de longueur et douze de large. Il déplace 2.000 tonnes. Il a un tonnage disponible de 500 tonnes, lui permettant d'emporter un chargement assez appréciable. Son installation, tout à fait confortable, comporte même des cabines. Actionné par deux moteurs « Diesel » de 600 chevaux chacun, avec une très puissante batterie d'accumulateurs pour la navigation sous-marine, il atteint une vitesse de 11 nœuds. Son équipage s'élève à 29 hommes. Parti d'Héligoland le 23 juin, il a accompli une traversée de 4.380 milles dont 1.800 en plongée.

Bien que nos ennemis ne cessent de déclarer que ce genre de sous-marin est uniquement réservé au trafic commercial, il n'est sans doute pas aussi inoffensif qu'il voudrait le paraître. Il y a toutes les raisons de croire qu'il peut être habilement truqué, pour ne sortir ses armes secrètes qu'à bon escient, tels les anciens corsaires qui, maquillés en paisibles navires de commerce, allaient mieux tromper leur proie, démasquaient brusquement leurs batteries lorsqu'ils se trouvaient à portée de leur victime et hissaient le pavillon noir.

Dans le cas particulier, des tubes lance-torpilles peuvent très bien être dissimulés sur le pont, ou, si l'on préfère, sur la partie rentrante et à peu près horizontale de la coque, que surmonte le « spar-deck » en caillbotis, au lieu d'être placés dans le bâtiment, avec débouché au dehors.

Pour l'artillerie le *Deutschland* serait déjà pourvu de deux canons de 3 pouces (75 mm.) réservés, paraît-il, aux signaux ou devant servir tout au plus à la défense du bâtiment. Mais nous savons le sens que nos ennemis donnent au mot défense et que, lorsqu'ils l'emploient, il faut le traduire par attaque.

Le projectile de ces pièces, qui pèse de 5 à 6 kilos,

serait capable d'ouvrir une brèche mortelle dans les flancs du plus robuste cargo-boat.

Mais, même sans arme aucune, le sous-marin de commerce peut devenir un redoutable engin de guerre. Il lui suffira d'avoir un avant renforcé, ce que l'on appelle plus exactement un « compartiment de choc », pour éperonner n'importe quel paquebot, comme un simple coup d'épaule peut précipiter quelqu'un dans l'abîme.

La guerre sous-marine, qui n'aura apporté aux Allemands que de piètres résultats militaires, aura surtout pour conséquence d'allonger la note qu'ils devront payer aux Alliés.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Le siffleur

Quand Ernst Stock, sujet prussien, vint habiter, en un avant la grande guerre, dans le petit village de Breuillet, afin d'y installer l'électricité... (Et pour quelques autres motifs moins avouables...) il pensait pouvoir, posant, de concert avec ses piles, quelques principes antimilitaristes, bavardant et offrant sans douleur de précieux renseignements sur le pays... Mais les naturels lui causèrent quelques déceptions. On le saluait quand il saluait, on n'entrait pas en conversation avec lui... En réalité, on ne semblait même pas s'apercevoir de sa présence... Cette sorte de phénomène s'affirmait avec une autorité singulière chez le petit Turquet, dit « le Siffleur » et celui-là fut promptement marqué sur la liste noire d'Ernst Stock.

Le « Siffleur » était un pique-bœufs de seize ans, qui en paraissait à peine quatorze. Chaque jour, il menait, de plus, cinq taurillons au pacage. Bien qu'il arrivât à peine au front dur de ces animaux, il les gouvernait avec une sorte de génie, marchant au milieu d'eux aussi calmement que s'ils eussent été des agneaux, et sifflant sans cesse comme un bouvreuil.

Turquet sifflait tout avec une justesse étonnante et des modulations d'artiste; mais son air de brasseur était la Marseillaise. Il la scandait sur le pas de ses bêtes, et les joues rentrées, le bec en avant, et la brise entrant par sa chemise ouverte, il l'égrenait, par-dessus les champs de France, avec la vigueur de tout un orchestre.

Quand, à l'heure où le soleil montre son crâne rouge au-dessus de l'horizon, il passait devant la maison d'Ernst Stock, son sifflement, roulant entre les murs, remplissait la rue sonore d'une vibration stridente, qui aurait réveillé les morts eux-mêmes. Aussi, dès le second jour, l'Allemand, qui aimait à faire grasse matinée, autant qu'il détestait notre chant national, avait crié au gamin de se faire... Stupéfiante constatation!... Turquet ne s'était pas donné la peine de répondre. Il n'avait même pas tourné la tête, et depuis, à chaque aube, le sifflement, fort insolent et tranquille, tirait toujours le Boche de ses rêves de bière.

Naturellement, Stock avait tout tenté pour éteindre ce sifflet-là; il s'était plaint au fermier qui employait Turquet; il s'était plaint au maire; il avait promis de l'argent. Les deux hommes avaient ri, simplement... D'après Stock, ces Français ne savaient que rire ou siffler...

Il s'en vengeait en aboyant chaque matin par ses volets, brusquement claqués, quelques jurons d'outre-Rhin, qui écorchaient l'air. Mais le gosse passait, impassible, en sifflant un peu plus fort, et tout était dit.

Aussi quand Stock, un mois avant la déclaration de guerre, eut à quitter le pays, sa valise pleine de documents, d'instruments d'arpentage et d'une correspondance étrange qui aurait eu pour la police un intérêt assez vif, il ne put s'empêcher, repudiant la plus élémentaire prudence, de crier au gamin :

— Dans quelque temps, tu siffleras moins, petit Français imbécile!

Et il s'en alla rejoindre son quartier de Cassel, avec, dans ce qui lui servait de cœur, le désir, dominant enfantinement tous les autres, de revenir, casqué et botté, au maudit village de Breuillet, et d'y éteindre à jamais le sifflet du petit Turquet...

Mais il y eut entre lui et ce désir-là quelque chose qui s'appelait la bataille de la Marne, et deux ans passèrent, narguant, jour par jour, l'impatience de Stock.

Cependant, l'ancien ingénieur-électricien ne se démontait pas pour si peu. Un ami évadé d'un camp de concentration, et installé en Suisse, lui avait écrit que les Français étaient tristes. Les Français tristes, au dire de Stock, qui se vantait de les connaître, cela sonnait mal pour Gallia... Tout l'escadron fut donc averti que la fin approchait, décidément, et qu'on pouvait se donner rendez-vous dans un des meilleurs restaurants de Paris, avant trois mois.

Il eut, quelques jours après, le regret de devoir renoncer à cette partie du programme, car il fut fait prisonnier par nos soldats et il apprit que les prisonniers boches ne traversaient pas la Ville Lumière... Cela fut pour Stock un moment désagréable, bien que compensé par la perspective de manger déjeuné à sa faim. Il se sentit humilié, très humilié, de s'être, lui, le colosse, laissé enchaîner par les pygmées, et la vue de quelques centaines de ses camarades, bétail traqué, aux yeux hagards, affalé autour de lui, ne fut pas pour lui redonner du ton...

Il se consolait, car il était aussi résolument optimiste qu'un communiqué de l'agence Wolff, en se disant qu'il allait enfin pouvoir constater de ses yeux la démoralisation du peuple français, quand il se passa quelque chose de curieux. Il remarqua la sentinelle qui se trouvait non loin de lui, et son visage, un petit visage sec et dur, lui rappela quelqu'un, un vague souvenir, il ne pouvait préciser. Sournement, il considérait le gars, un brun tout musclés et tout nerfs, appuyé sur son fusil... Puis, tout d'un coup, la lumière se fit, et Stock reconnut Turquet le « Siffleur », Turquet, grandi, changé, méconnaissable, et cela lui fit une drôle d'impression d'être dans le troupeau que menait l'ancien bouvier... Une impression qu'il préférait ne pas préciser!...

— C'est une malchance, pensa-t-il, mais que ce sale petit Turquet soit là, me menant, ça ne me m'élève pas que nous soyons vainqueurs, et les Français à bout de forces.

Alors, juste comme le cordial de cette pensée l'aidait à se remettre sur ses pieds pour suivre la colonne qui prenait la marche, une modulation légère retentit à ses côtés, et Stock, stupéfait, entendit le petit Turquet qui sifflait un air à boire.

Malgré lui, le juron, le vieux juron d'outre-Rhin, tant de fois lancé par la fenêtre à l'insolent gamin, s'échappa des lèvres de Stock, et aussitôt une grande peur le prit... Si Turquet allait le reconnaître, se venger... Mais Turquet, pas plus qu'autrefois, ne tourna la tête. Il sifflait, scandant la marche, il sifflait, le bec en avant, les joues rentrées, aussi insouciant que s'il eût mené des agneaux, et sur les flancs de la colonne, d'autres sifflements se mêlaient aux siens, joyeux, forts et entraînants.

Une évidence pénétra, comme une vrille dans la pierre, le cerveau massif du Boche... On lui avait menti, les Français n'étaient pas tristes, les Français n'étaient pas découragés, les Français sifflaient toujours comme des bouvreuils, et les enfants eux-mêmes s'étaient mués en hommes.

Ernst Stock marchait, la tête basse, chacune des notes aiguës perçant une de ses illusions... Un moment, il essaya de se raccrocher, de se dire qu'il n'était qu'un sot, déprimé par la fatigue. Mais le Turquet, le poussant légèrement de sa crosse pour lui faire reprendre l'alignement, entonna la Marseillaise.

Ce fut le dernier coup, car les notes du siffleur, puissantes et allégres, s'enlevaient vraiment comme un chant triomphal, comme le chant d'une race sûre d'elle-même et fière d'elle-même... Et pour la première fois, commençant à comprendre, Stock le Prussien douta de l'Allemagne, de la Victoire et de l'Empereur.

Bruno Ruby.

## Le congrès des amicales d'instituteurs

Un congrès des Amicales d'instituteurs et institutrices a eu lieu hier matin au Palais de la Mutualité. Le dernier avait eu lieu en 1913. Le président, après lecture des rapports, a salué la mémoire des instituteurs tombés au champ d'honneur au cours de ces deux années. M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, a ensuite pris la parole et a exalté le patriotisme dont ont fait preuve depuis le début des hostilités tous les membres de l'enseignement.

## UNE ROBE DE CAMPAGNE

Elles sont bien agréables à porter pendant les jours chauds ces robes droites qui ne collent point au corps et semblent simplement serrées par une étroite



Robe de toile rayée

ceinture nouée à la diable. Celle-ci est en toile blanche, grosse toile à sac ou toile granitée, pékinée de larges rayures d'un bleu lavé. À la hauteur des hanches les lés de côté sont froncés en grosses têtes formant crêtes, tandis que les lés du devant et du dos sont d'une seule pièce, mais ourlés d'une large bande de toile bleue unie. Les poignets et le col sont également en toile bleue, ce dernier très large dégage complètement le cou et se ferme devant au-dessus d'une petite échancrure faisant le corsage plus décolleté. L'intérieur du col est doublé d'un linon finement plissé mettant cette note de lingerie très nette toujours élégante. La ceinture de toile bleue s'alourdit de gros motifs de passementerie de coton bleu. Avec le chapeau assorti en crêpe français et une ombrelle rustique on obtient une toilette de campagne très chic en sa simplicité.

Jeanne Farmant.

Ayuntamiento de Madrid

## LA VIE INTELLECTUELLE

## "Lettres d'un soldat"

Ce soldat est un jeune peintre qui fut au front depuis le mois de septembre 1914 jusqu'au mois d'avril 1915 et qui disparut alors dans un combat de l'Argonne. Les lettres qu'il écrivait régulièrement à sa mère pendant tout ce temps-là sont les plus belles qui aient été publiées depuis le commencement de la guerre. Elles sont les plus originales. Elles révèlent l'être le plus loyal et le plus noble, le plus brave, le plus ferme. Elles sont d'un héros calme, qui est un héros parce qu'il veut bien l'être et qui veut constamment accomplir son devoir tout entier. Cette volonté acharnée de grandeur dans la simplicité, et cette soumission absolue au destin pressenti émanent profondément les lecteurs attentifs à tirer des lettres du soldat toutes les richesses intellectuelles et morales qu'elles contiennent!

Et comment ne pas dire immédiatement la précieuse qualité littéraire de ces lettres d'un artiste? Elles sont improvisées, elles jaillissent spontanément des circonstances, et, cependant, elles semblent parfois être le chef-d'œuvre d'un écrivain prodigieusement réfléchi et sensible. Ce je ne sais quel homme avait, à treize ans, quitté l'école pour l'atelier; et il est un artiste littéraire très puissant et très pur. M. André Chevrillon, qui met au recueil de ces lettres une grave et pénétrante préface, semble d'avis que le peintre français qui les écrivait dans sa course au sacrifice, à la mort, a fait là un chef-d'œuvre dont il n'eût point été capable même s'il avait développé assidûment ses facultés dans la suite d'une longue existence laborieuse et paisible. « Par une grâce qu'il n'aurait guère quand il quittait sa solitude d'artiste pour les mœurs, les servitudes et les mêlées de la troupe, il a sans doute produit là le meilleur de lui-même; il ne lui eût jamais été donné de s'exprimer avec cette plénitude. » Sans doute; et je crois en effet, que ces pages constituant le journal tout à fait exceptionnel d'un soldat, et qu'on les retiendra comme un document essentiel lorsqu'on voudra, plus tard, analyser les éléments de l'héroïsme militaire au vingtième siècle de notre civilisation.

\*\*\*

Et quelle âme forte et grande, et qui constamment s'élève!

Il écrit : « Il faut absolument parvenir à ce que nulle catastrophe ne puisse faire de notre vie quelque chose de tronqué, d'interrompu, d'inharmonieux. Contenté-toi de cette magnifique assurance que, jusqu'à présent, j'ai élevé mon âme à une hauteur où les événements n'ont pas de prise sur elle. » Encore : « Nos souffrances viennent de ce que notre petite patience s'est orientée du côté de nos appétits, même les plus nobles... Ne t'arrête pas à considérer la personnalité de ceux qui restent, de ceux qui s'en vont; ceci n'est pesé que dans la balance humaine. Or, il faut savoir distinguer en nous tout ce qui est mieux qu'humain. » Est-il exact que ce soldat philosophe autant qu'artiste rejoigne l'antique et sublime pensée de l'Inde, et qu'à travers toutes les distances des siècles et des races la méditation de ce soldat français devant l'ennemi qu'il attaquera le lendemain continue l'étrange extase où s'absorbait le guerrier de la Bhagavadgita entre les deux armées qui allaient s'entre-choquer? Lui aussi voit la turbulence humaine comme un rêve qui voudrait nous voler la vue de l'ordre supérieur et de la divine unité. Lui aussi a mis sa foi « dans ce qui ne connaît ni la naissance ni la mort », dans ce qui est « non né, indestructible; dans ce qui n'est point tué quand le corps est tué ». Et c'est l'éternelle vie dont le mouvement se propage, le même à travers toutes les formes qu'elle suscite, aspirant en chemin à monter vers plus de lumière, de paix et de conscience. Et cette foi commande la loi de chaque être pensant, qui est le don de soi-même pour le mieux total et définitif.

Ces lettres sont l'histoire pathétique d'un dévouement, d'un sacrifice à tous les instants consenti. Parfois il se prend à soupirer : « Comme cette guerre est longue pour des gens qui avaient une tâche indéniable à remplir! Pourquoi suis-je ainsi sacrifié quand d'autres qui ne me valent pas sont conservés! J'avais pourtant quelque chose de bon à faire sur terre. » Mais il revient vite à l'acceptation sereine du destin, et, même, il se persuade de plus en plus que ce destin est vraiment magnifique. « Dis à M... que si le sort frappe les meilleurs, ce n'est pas injuste : les mauvais qui survivent en seront améliorés. Quelle acceptation le sacrifice en sachant qu'il n'est pas inutile. Vous ne savez pas l'enseignement donné par celui qui tombe. Moi, je le sais! »

Il a pris sa décision avec une énergie clairvoyante que rien ne saurait seulement affaiblir : « Adaptons-nous à cet état de choses qui fait de nous des privés légitimes à l'égard de Socrate, des martyrs chrétiens et des gens de la Révolution. » Ce devoir, il le juge terrible, néanmoins. La guerre lui est odieuse : elle l'est à ses camarades : « Tous déplorent cette guerre infâme, mais la plupart éprouvent que l'acceptation d'un devoir horrible est la seule chose qui puisse excuser en ce moment l'affreuse nécessité d'être un homme. » Mais pourquoi tant d'horreur, hélas! Le mot « horreur » fatalement revient. Pourquoi tant d'horreur!

« Tu ne peux savoir, ma mère aimée, ce que l'homme peut faire contre l'homme. Voici cinq jours



que mes souliers sont gras de cervelles humaines; que j'écrase des thorax, que je rencontre des entrailles. Les hommes mangent le peu qu'ils ont, accotés à des cadavres. Le régiment a été héroïque : nous n'avons plus d'officiers. Tous sont morts en braves. Deux bons amis, dont un charmant modèle à moi pour un de mes derniers portraits, sont tués. Ça été une de mes effroyables rencontres du soir. Cadavre blanc et magnifique sous la lune : je me suis reposé près de lui. »

Enfin, les soldats sont retirés de ce lieu d'abomination, et l'auteur des lettres conclut avec le même calme voulu, avec le même calme victorieux : « Devoir, efforts. »

Devoir, effort, sacrifice. Tout est là. Et alors que ces lettres disent la volonté incessamment triomphante, elles dessinent continuellement une âme délicate d'artiste : tendresse du cœur, fervente adoration de la nature, mystique intelligence de ses modes changeants et de son éternel langage. Et puis, le devoir. Le devoir.

Le soldat va partir pour le combat où il disparaît. Il écrit à sa mère : « Que tout événement nous trouve prêts, en pleine force d'âme : c'est ma prière pour vous comme pour moi. Espoir quand même. Mais, avant tout, sagesse et amour. Je vous embrasse sans formuler rien d'autre. Toute ma pensée se concentre vers un devoir laborieux. »

Lisez ces lettres. Toutes ont une incontestable beauté littéraire. En toutes se montre une incomparable beauté morale. Je n'ai rien lu, depuis deux ans, qui vous donne une leçon aussi complète de grandeur d'âme.

J. Ernest-Charles.

## Théâtres

Les matinées de l'Assommoir. — La Renaissance donnera en matinée, demain dimanche, lundi et mardi, l'Assommoir de Zola. Les Variétés auront également trois matinées de la Revue et de l'Ecole du Platon. Le Grand-Guignol, avec ses deux drames : Une partie de manille et Prisonniers des Hommes bleus, ainsi que le Palais-Royal avec la Cagnotte, auront deux matinées : dimanche et mardi. Quant aux Bouffes-Parisiens, ils reprendront mardi la Chariette anglaise, qu'ils donneront ensuite tous les soirs.

### SAMEDI 12 AOUT

Comédie-Française. — Clôture (réouverture le 1<sup>er</sup> septembre).

Opéra-Comique. — A 7 h. 1/2, Louise.

Apollo. — Du samedi 12 au mardi 15, à 8 h. 15, dimanche, matinée et soirée; mardi, matinée, les 28 jours de Clairette.

Bouffes-Parisiens. — Mardi, la Chariette anglaise (mat. et soir).

Châtelet. — Samedi, dimanche (mat. et soir), lundi, mardi (mat. et soir), jeudi, 7 h. 50, les Espiottes d'une petite Française.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, Une partie de manille, Prisonniers des Hommes bleus, etc. (Matinée mercredi et dim.)

Gymnase. — A 8 heures, la Chariette anglaise.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 40, les meilleures attractions.

Nouvel-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche, à 8 h. 15, le Chemineau.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flamée (dernières).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, la Cagnotte.

Renaissance. — A 8 h. 10, l'Ecole du Platon.

Tréport-Lyrique. — A 8 heures, Miss Helyett.

Variétés. — A 8 h. 30, la Revue et l'Ecole du Platon.

Vauvilliers. — Le Maroc pendant la guerre, la Guerre orientale, etc. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vedettes et attractions.

Omnia-Palace. — Cœur de geyser (L. Massart); les Exploits d'Elaine (2<sup>e</sup> épisode). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 12 AOUT 1916

## LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

### CHAPITRE XXXII

Au pays des gens qui n'ont plus de souvenirs... du moins ceux qui pourraient gêner certains tristes personnages de cette histoire.

Tout en dévisageant Tehéou et Spéranza, il questionna :

— Qu'est-ce que c'est que ces cris ?... ces acclamations, ces voix ?...

Tehéou, impitoyable et triomphant, laissa tomber lentement de ses lèvres frémissantes :

— Le nouveau maître qui apparaît à la foule...

— Wierski !...

— Lui... Oui, master...

— Ah ! je veux le voir... le voir !... Oui... oui... il le faut !...

Et il entraîna Spéranza sous la fenêtre.

Sa main valide crispée sur la barre d'appui, il se pencha au dehors...

De l'endroit où il était, il apercevait dans presque toute sa longueur la large artère qui, quelques minutes plus tard, devait être pour Wierski la « voie triomphale »...

Son regard d'aigle blessé, mais cependant en-

core décidé à lutter terriblement, sauvagement, fouilla cette foule houleuse...

Ce regard se riva sur le proche horizon... Et soudain, un cri sourd, un long cri de rage à grand-peine contenu, s'échappa de sa poitrine sifflant comme un soufflet de forge.

Il venait d'apercevoir Wierski, abîmé dans son auto, écrasé, affolé... livide... saluant avec gêne... courbant l'échine sous les sifflets et les huées qui, de temps en temps, se mêlaient aux vivats des agents de Settlement...

Bradway dévora littéralement du regard l'infâme imposteur !...

Il machonna :

— Lui !... lui !... le maître d'Argirh-City !... Eh bien non... Cela ne sera point... Il ne le faut pas.

## BLOC-NOTES

### NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi Albert a reçu, à Mgr Locatelli pour la remise des lettres officielles accréditant celui-ci en qualité d'ambassadeur du pape auprès du roi des Belges. Le baron Beyens, ministre des Affaires étrangères, a assisté à cette cérémonie ainsi qu'au déjeuner qui l'a suivie.

Mgr Locatelli est parti hier pour Bruxelles, via Angleterre. (New-York Herald.)

— S. M. la reine des Pays-Bas et le prince consort sont arrivés hier soir à Berne.

### CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le marquis Guiccioli, ambassadeur d'Italie à Tokio, et la marquise, née Beckendorff, ont quitté le Japon pour rentrer en Italie. La marquise Guiccioli est la sœur de l'ambassadeur de Russie à Londres.

### BIENFAISANCE

— On annonce de Londres que les collectes du Jour de France ont rapporté à la Croix-Rouge française la somme de 50.000 livres sterling.

En outre, le lord-maire de Londres, trésorier du « Jour de France », a reçu de nombreux dons importants.

### MARIAGES

— Nous apprenons le mariage de Mlle Magdeleine de Trémouillon, fille du comte Alain de Trémouillon, avec M. André Chesnier de Chesne.

### NAISSANCES

— La Comtesse Jean de Saint-Seine, née Lecointre, femme du capitaine de vaisseau commandant le cuirassé Démocratie, a donné le jour, au château du Porteau (Vienne), à une fille, qui a reçu le nom de Jeanne.

— Mme Henri Wallat a mis au monde un fils : Maurice.

— Mme Hervé Savrola, femme du capitaine sur le front, a donné le jour, à Elbeuf, à un fils : Pierre.

### DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Arthur de La Marinière, ancien inspecteur des eaux et forêts, ancien président du tribunal de commerce de Reims, administrateur de la Banque de France, décédé âgé de quatre-vingt et un ans, au château de Camade (Landes);

De M. Jean Rochon, auteur d'un grand nombre de contes et de romans;

De capitaine Bonnier, mitrailleur au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie, mort pour la France le 30 juillet à Maurepas (Somme), âgé de trente-quatre ans, beau-frère de l'archéologue Joseph Déchelette, tué à l'ennemi en 1914;

De sous-lieutenant Jean Larue, docteur en droit, chevalier de la Légion d'honneur, trois fois cité à l'ordre du jour, mort pour la France âgé de vingt-sept ans, frère de Pierre Larue, tué à l'ennemi en 1914, âgé de vingt et un ans, fils du secrétaire de la Société des Amis des Arts, professeur au lycée de Versailles, et de Mme Larue. Leur troisième fils est prisonnier à Munster;

De M. G. Adam, gouverneur des colonies, décédé à Toulouse, à son retour de l'Oubanghi;

De colonel Oswald Pourqueux, sous-intendant, inspecteur général de l'habillement, décédé à quarante-neuf ans;

De la comtesse Henry de Gramscilla, née de Payen de Chavoy, âgée de soixante-dix-huit ans, décédée au château de Parigny (Manche);

De lieutenant d'infanterie Albert du Verne, de la promotion de la Grande Revanche, déjà blessé et deux fois cité à l'ordre du jour, âgé de vingt et un ans;

De M. P. Théodora Andrieux, ancien professeur et directeur du pensionnat de Saint-Julien, décédé à soixante-quatorze ans;

De M. Auguste Klippel, père de Mme James de Trar, décédé à Venise (Alpes-Maritimes);

De M. Frédéric Duvol, sergent-mitrailleur, ancien rédacteur de la Revue des questions historiques, élève de l'école des Chartres, mort pour la France;

De M. Pierre Baysson d'Ecole, mort à trente-six ans des suites d'une maladie contractée au service militaire;

De la comtesse de Navailles-Labatut, douairière, née de Navailles, décédée, âgée de soixante-dix-neuf ans, au château d'Angoulême (Basses-Pyrénées);

De M. David Cahn, banquier;

De lieutenant Robert du Marquet, mort pour la France en Picardie.

## Faits divers

### DÉPARTEMENTS

Deux évadés de Suisse arrêtés à Calais et remis aux autorités belgiques. — Un fantassin et un lance-bombes, internés d'abord en Hollande, s'étaient échappés d'un camp de concentration. Ils furent pris par les Allemands aux environs d'Anvers. Envoyés en Allemagne, leur état de santé nécessita leur internement en Suisse. Amenés à Gijon, les deux soldats s'enfuirent et gagnèrent à pied la France par Saint-Gingolph, le 14 juillet dernier. Amenés à Annemasse, ils déclarèrent à l'autorité militaire qu'ils s'étaient évadés d'Allemagne. Sur cette affirmation, ils purent se rendre à Paris et furent autorisés à rejoindre l'armée belge à Calais pour reprendre place dans ses rangs et lutter avec leurs vaillants camarades.

Le gouvernement belge ayant appris leur évasion, la Suisse se fit un devoir de les remettre aux autorités belgiques.

## BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 11 Août 1916

La seule préoccupation des rares maisons de la place représentées à la Bourse de commerce est la question des sucres, qui offre toujours la même difficulté : cause des livraisons insuffisantes de l'administration. Le stock des sucres indigènes de Paris est tombé à 16.922 sacs, contre 166.621 en 1915. La répartition de ce jour n'a donné que 76 et 77 0/0 sur 200 sacs sucre blanc entrepôt Paris; 15.000 sacs Cuba ont été vendus aux raffineurs à 5.77 prompt embarquement. Les nouvelles de la récolte de Cuba sont en général favorables.

A la réunion commerciale d'hier à Tours, il y avait peu de monde. La récolte a été jugée décevante, mais satisfaisante en ce qui concerne la qualité.

New-York cote blé disponible 157 3/4 contre 156 1/4 hier. Chicago sept. 141 3/8, décembre 147 1/4; mai sept. 84 contre 85.

L'huile de lin reste cotée à 134 fr. avec peu d'affaires en simple couverture des besoins immédiats. La tendance est indécise.

Suif indigène sans changement à 151 fr. On a traité de 151 à 153 selon situation.

Aux Halles Centrales, faiblesse sur les beurres mûrs chands; le beurre laitier se maintient de 400 fr. à 420 fr. les 100 kilos. Charente, Poitou; fromages blancs : Brie, 30 à 60 fr. les dix; camemberts, 40 à 75 fr. le cent. Les fruits arrivent généralement en retard et trop abîmés; les quetsches sont trop vertes et se paient trop cher. Les vides ont baissé, surtout le veau, seul le porc est resté stationnaire. Atoyau, 2 fr. 40 à 4 fr.; plate-côte de choix, 2,20; pour le veau, la hausse est de 10 à 20 cent. le demi-kilo, sur un arrivage supérieur à 60.000 kilos. Arrivages de poissons très abondants et suffisants pour un vendredi. La volaille a maintenu son prix.

Les transactions en pommes de terre souffrant de la menace de taxation, plusieurs syndicats agricoles ont décidé des démarches à faire pour éviter cette nouvelle entrave à la liberté commerciale.

Le marché aux fourrages de la Chapelle est moyennement approvisionné. La paille de blé vaut 77 à 80 fr., de seigle 40 à 45 fr.; luzerne nouvelle et regain 70 à 75; sainfoin, 75; foin nouveau, 75 à 80 fr. La tout aux 104 bottes de 5 kilos, Paris.

décider de leur sort... Mieux vaut qu'ils quittent cette maison...

Tehéou, précipitamment, sortit de la chambre courut aux garages, donna un ordre à un chauffeur...

Quelques instants après. Bradway et Spéranza toujours extériorisés, montaient dans la voiture qu'ils conduisaient au petit port où, jour et nuit, un canot de Poltow se tenait à la disposition de l'Anglais...

Et celui-là avait amené Espérance.

Avec des gestes d'automates, les deux hommes vinrent au canot, embarquèrent...

Bradway, d'une voix de rêve et au grand étonnement de son matelot, articula faiblement :

— En route...

Le matelot s'empressa de questionner tout en mettant son moteur en marche :

— Le maître est blessé ?... Dangereusement ?

Bradway ne répondit point...

Le regard, d'une fixité étrange, regardait son

voir... dans la direction de Poltow...

Ce ne fut que lorsque le canot s'amorra au long du quai du petit port que les deux hommes revinrent à la vie.

Un long tressaillement, quelques clins d'yeux...

Bradway dévisagea Espérance...

Et puis, leurs regards errèrent sur tout ce qui les entourait...

Bradway aperçut son bras en écharpe...

La douleur lui arracha un gémissement...

Spéranza se précipita :

— Blessé... Maître !...

Bradway bredouilla :

— Oui, blessé... Oh cela... Comment suis-je idiot !

D'où viens-tu ?...

Le matelot répondit :

— D'Argirh-City.

— Moi ?

— Oui, maître...



## La Bourse de Paris

DU 11 AOUT 1916

En dehors d'un léger tassement de notre 3 0/0 perpétuel et d'un certain accès de lourdeur du groupe Espagnol, motivé par de sursauts de bourse à la veille des fêtes de l'Assomption, le surplus du marché a conservé et même parfois accentué ses bonnes dispositions précédentes. Ainsi, on note par exemple de nouveaux progrès aux Etablissements de crédit sur le Lyonnais, qui s'inscrit à 1200, sur le Suez en avance à 4.795 et dans le compartiment industriel Russe, où la Briank, au parquet, Toula, Maltzoff et Akou, en conlisse, sont les plus favorisées. Par ailleurs, les différences sont insignifiantes, sauf sur la De Beers, dont il faut signaler la fermeté à 231.

### COURS DES CHANGES

Londres, 22.12 1/2; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 244; Pétrograd, 180; New-York, 590 1/2; Italie, 91 1/2; Barcelone, 582.

### METALLS A LONDRES

La tonne de 1016 kilos : cuivre Chili disp. 110 1/2, liv. 3 mois 108 1/2; électrolytique, 126; étain, compt. 169 1/2, liv. 3 mois 170 1/2; plomb anglais, 30 1/8; zinc, compt. 43 1/2; argent, l'once 31 gr. 1.035 3/4 d. 5/8.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 12, rue Cadet, Paris. — Valmard.

## Arthritiques DIABÉTIQUES - HÉPATIQUES VICHY CÉLESTINS

Élimine l'Acide urique.

### ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Provence

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Revette, NEUILLY-SUR-SEINE

## SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

Pour assainir la bouche,  
Raffermer les dents déchaussées,  
Calmer les gencives douloureuses,  
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**  
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le  
succès de ce produit bien français a  
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

### CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Bains de mer de la Méditerranée

Le littoral de la Méditerranée, desservi par d'excellents trains rapides et express, offre de ravissantes stations de bains de mer incomparables au point de vue sanitaire. Les familles y trouveront des hôtels et pensions avec tout le confort désirable.

On peut se rendre dans ces stations à des prix extrêmement réduits, grâce aux billets individuels et collectifs pour familles, délivrés en toutes classes jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre par toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres. La validité de 33 jours peut être prolongée moyennant un supplément.

Pour tous renseignements, on peut s'adresser à l'Agence P.-L.-M. de renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris (tel. Gut. 42.35), aux bureaux de ville et à toutes les gares.

Apprenez à

minéraliser

vosre eau

instantanément!

Les malades qui ne peuvent, pour des raisons diverses, se permettre un déplacement journalier aux sources minérales régénératrices, doivent suppléer à cette incapacité par l'usage continu et régulier, avant, pendant et après les repas, de l'eau minéralisée avec les

## Lithinés du Dr Gustin

Cette eau, alcaline et lithinée, légèrement gazeuse, digestive et très rafraîchissante, est délicieuse à boire, même pure. On la prépare soi-même facilement en versant le contenu d'un paquet de 10 centimes dans un litre d'eau potable. C'est l'eau de régime, préventive et curative par excellence, qui peut être bue par les bien portants comme par les malades.

1 fr. 20 la boîte de 12 paquets pour faire 12 litres d'eau minérale pharmaceutique.

Arthritisme  
Goutte  
Gravelle  
Néphrite  
Rhumatismes

Bradway promena autour de lui un regard angoissé...

Il machonna, en se laissant aider par le matelot pour gravir l'étroit escalier taillé dans la pierre du quai :

— D'Argirh-City ?... Blessé ?... Pourquoi ?... Comment ?... Spéranza !...

— Espérance, l'œil hagard, marmonna :

— Maître ?

— B'ou venons-nous ?...

— Je... Je ne sais pas... Je ne vois pas... C'est étrange !...

— Cependant... tu étais avec moi... cette baraque nous a ramenés...

— Oui... Oui...

— Nous venons d'Argirh-City...

— Ah !... Ah !...

— Mais qu'as-tu ?...

— Rien... une sensation de vertige !... de la nuit sous mon front !...

— Mais parle donc ?... Nous venons d'Argirh-City... où j'ai été blessé ?...

— Mais Bradway eut un haut-le-corps...

— Mais non ! hurla-t-il... ce n'est pas à Argirh-City !...

Derrière lui, le tonnerre de vingt exclamations joyeuses éclata...

Quelques-uns de ses fidèles compagnons, ayant appris son retour, accouraient !...

— Ah ! se retourna, ils ne l'espéraient plus !...

— Ils ne l'espéraient plus, car, des quais de Poltow, ils avaient assisté au drame...

— Ils avaient vu ?...

— Ils avaient vu Jean Wickerski poursuivant le submersible, tirant en vain dessus... Mais, tout à coup, un harpon avait fait mouche...

— Une détonation formidable...

— Une colossale gerbe d'eau... et plus rien !...

Les gens de Poltow avaient, immédiatement, mis des barques à la mer, se dirigeant à force de rames vers le lieu du drame...

Certains savaient, Espérance entre autres, que Bradway se livrait à des expériences définitives...

— Et rien !...

— Recherches vaines !...

— Bradway avait dû périr au fond de sa cage d'acier !...

— Consternation des consternations !

— Stupeur !... Lamentations !...

Et, soudain, alors que les larmes inondaient les visages, un coup de téléphone avait appelé Spéranza au chevet de Bradway, transporté dans une chambre de la demeure de John Argirh.

— Espérance, en toute hâte, s'était porté au secours de celui qu'il adorait à l'égal d'un dieu...

— Et Espérance ramenait enfin le Maître vénéré.

— En moins d'un quart d'heure Bradway apprit tout cela de la bouche de ses fidèles compagnons de mystère...

— Mais ! alors, pensa-t-il, une fois qu'il fut douillettement étendu sur sa couche, quel rôle Jean Wickerski a-t-il donc joué en tout cela ?... Est-il traître à sa parole ?... Aurait-il abusé de ma confiance ?... Et, ayant surpris mon secret, ne se serait-il acharné sur mon submersible qu'avec l'intention de servir la cause de Julius ?...

— Bradway ne pouvait raisonnablement penser autrement...

— PUISQU'IL NE SE SOUVENAIT PLUS ! ! !

— Il y avait un trou d'oubli dans ses souvenirs...

— De cela, il se rendit compte...

— En effet, il ne se rappelait même plus avoir été soigné chez Argirh.

— Mais Spéranza devait se souvenir, lui !...

— Mais non !...

— Pour lui aussi la mémoire était morte.

— Et, à toutes les questions que lui posait Bradway, le malheureux répondait par des hoquets mouillés de larmes...

— Bradway eut un instant qu'un vent de folie avait soufflé sur eux deux...

Très pâle, il se dressa sur sa couche et bégaya :

— Il se passe autour de nous des choses déconcertantes... Que je ne me souviens de rien, moi qui ait reçu à la tête un choc terrible, c'est possible, mais Spéranza !...

— Quand il apprit que John Argirh — quand il l'apprit, mais sans s'en douter, pour la seconde fois — avait cédé, avait vendu Argirh-City et qu'au moment où il s'embarquait pour Poltow Julius Wickerski entra chez son ami en conquérant, il s'écria :

— Et tu n'as rien vu, Spéranza ?... Rien vu... rien entendu...

— Non...

— On dit qu'une foule immense stationnait devant les ateliers.

— Je n'ai rien vu... et vous non plus... car vous étiez éveillé dans l'auto, tout comme moi. C'est fatal... A moins !...

— La même pensée venait de leur traverser l'esprit...

— A moins, fit Bradway, que nous n'ayons été victimes de quelque abominable machination de la part du Wickerski et de ses complices !...

— Oui...

— Oh ! il faut retrouver Argirh !... à tout prix !...

— Mais comment ?... Où ?... Comment ?... On le dit parti pour le Japon...

— Sur un transport appartenant à Wickerski...

— Le nom de ce transport...

— Facile à savoir... Tu vas partir, tout de suite, pour Charleston...

— En plein jour ?... Est-ce prudent ?... Qui dit que l'île n'est pas surveillée ?

— Oui, tu as raison... Alors, à la nuit tombée...

— A la nuit tombée, je partirai...

— Mais sautant brusquement d'une idée à une autre, Bradway interrogea en s'adressant aux fidèles matelots qui l'entouraient :

— J'ai été sauvé... qui m'a sauvé ?...

(A suivre.)



## Les masques des civils près du front



Dans un petit village situé près du front et où les habitants sont restés fidèles aux ruines de leurs demeures, les poilus distribuent à chacun des civils des masques contre les gaz asphyxiants et leur apprennent à en faire le plus pratique usage.

## Une fête pour les vainqueurs du Jutland



Au cours d'une fête donnée à Southsea, en l'honneur des matelots et soldats blessés dans le combat naval du Jutland, ces braves, encore à la période de la convalescence, ont été pourvus de chapeaux spéciaux destinés à les protéger des rayons du soleil pendant la représentation théâtrale donnée dans le parc de l'hôpital.